

L'ALCHIMISTE
(1839)

ALEXANDRE DUMAS

L'alchimiste
drame en cinq actes, en vers

Renaissance. – 10 avril 1839.

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-82-6

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

À MADAME IDA FERRIER

Le maître a sur l'esclave une puissance entière ;
À l'Océan ému le maître dit : « Assez ! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis ! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla ;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie.
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Fais vite pour moi ce drame. » – Le voilà !

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

FASIO	M. Frédérick Lemaître
LELIO	M. Montdidier
LE PODESTAT	M. Chéri
GRIMALDI	M. Hiellard
RAFFAELLO	M. Langeval
ALDINI	M. Beaulieu
SPADA	M. Gustave
Un officier	M. Lefèvre
Un prêtre	M. Limare
Un valet	M. Pierrard
FRANCESCA	M ^{me} Ida Ferrier
LA MADDALENA	M ^{me} Atala Beauchêne
L'exécuteur, un page, moines, valets, soldats.	

À Florence, au XVI^e siècle.

ACTE PREMIER

Un riche magasin de ciseleur, comme on se représente celui de Benvenuto Cellini ; au fond, porte et fenêtres donnant sur la rue, et à travers les volets desquels percent les premiers rayons du jour ; à gauche, l'ouverture d'un escalier conduisant à un laboratoire, à l'étage inférieur.

Scène première

Fasio, Francesca.

Fasio monte du laboratoire, et va à un tiroir, où il prend une sébile pleine de lingots d'or, puis s'apprête à redescendre dans le laboratoire ; au moment où il va mettre le pied sur la première marche, Francesca, qui était étendue dans un fauteuil, se lève et l'appelle.

FRANCESCA

Fasio !

FASIO

Francesca !...

(Allant à elle.)

Que fais-tu là ? Tu pleures !

Pourquoi sitôt levée ? À peine est-il six heures !

C'est ménager bien mal ce trésor de beauté

Que tu reçus du ciel pour ma félicité,

Et dont je suis jaloux comme d'une merveille,

Que de veiller ainsi, parce que, moi, je veille.

FRANCESCA

Méchant ! oses-tu bien me reprocher, à moi,

De ne pouvoir dormir, quand tu ne dors pas, toi ?

Oses-tu bien parler de ma beauté perdue

Quand, brûlé chaque nuit d'une veille assidue,

Courbé sur le fourneau qui te promet de l'or,

Tu risques ta santé, bien plus riche trésor

Que ce fragile éclat, qu'à perdre est condamnée

La fleur en un matin, la femme en une année.

Hier, mon bien-aimé, ne m'avais-tu pas dit

Que, donnant quelque trêve à ce travail maudit,

Tu te reposerai de minuit à l'aurore ?
 L'autre jour, comme hier, tu l'avais dit encore ;
 Ce soir, pour m'apaiser, tu me le rediras,
 Et ce soir, comme hier, méchant, tu mentiras.

FASIO

Francesca, maintenant, la chose est bien certaine,
 Je touche presque au but : le prix de tant de peine
 Ne saurait m'échapper ; oui, quelques jours encor,
 Et le semeur de plomb fera sa moisson d'or !
 Qu'un autre aille, cherchant la liqueur qu'il envie,
 Dont chaque larme ajoute une année à la vie :
 De l'immortalité je suis mal désireux ;
 Je veux vivre mes jours, mais je veux vivre heureux !
 Or, le bonheur, vois-tu, femme, c'est la richesse ;
 Le bonheur, c'est pour toi le rang d'une duchesse,
 Des pages, des valets !... le bonheur, c'est pour moi
 L'or qui nous met au front la couronne d'un roi !
 Riche une fois, alors plus de veille nocturne
 Qui tout un lendemain me rende taciturne.
 Alors, à mon travail je pourrai dire adieu ;
 Car j'aurai découvert un des secrets de Dieu !

FRANCESCA

Oh ! j'ai peur, Fasio, – l'amour est mon excuse, --
 Que d'un rêve insensé le charme ne t'abuse,
 Que ce bien chimérique après lequel tu cours
 Au contraire n'épuise, et dans des temps bien courts,
 Cet or que le creuset, de sa gueule enflammée,
 Engloutit en lingots et rejette en fumée.

FASIO

Ne crains rien, Francesca, non, je réussirai !
 Car Nicolas Flamel, mon maître vénéré,
 Voilà cent ans passés, dans le livre hermétique,
 A déchiffré pour moi le mot cabalistique.
 Eh bien, l'heureux Flamel, au nom partout cité,

N'était qu'un écrivain de l'Université,
 Dont la main mercenaire, habile à la peinture,
 Dans la souple arabesque encadrait l'écriture,
 Et qui, si dans la lutte il n'eût vaincu le sort,
 Né dans la pauvreté, pauvrement serait mort ;
 Mais non, Dieu mit en lui la sublime étincelle,
 Et l'homme enfin connu la cause universelle ;
 Si bien qu'au moment même où le monde, trompé,
 De vulgaires travaux le croyait occupé,
 Enfoncé dans sa nuit comme un plongeur sous l'onde,
 Il voyait germer l'or dans la flamme féconde ;
 Et, sans jamais tarir son éternel filon,
 Combinant le mercure, et le soufre et le plomb,
 Le mineur obstiné chaque nuit, ô merveille !
 Renouvelait vingt fois son œuvre sans pareille.
 Tant, que, lorsqu'il mourut, sa femme et ses valets
 En fouillant sa maison, ou plutôt son palais,
 Trouvèrent assez d'or, si tu te le rappelles,
 Pour bâtir un hospice et fonder trois chapelles !

FRANCESCA

Mais, si, quand tu l'auras, de ton or ébloui,
 Comme notre voisin... – Il est riche aussi, lui,
 Le signor Grimaldi... riche outre la mesure,
 Mais son secret, à lui, c'est le prêt et l'usure !
 Il a, comme Flamel, des maisons, des villas
 À n'en savoir le nombre, et, plus encore, il a
 Tant de vaisseaux chargés, des deux mers creusant l'onde,
 Qu'ils font de leur écume une ceinture au monde !
 Eh bien, à quoi lui sert ce splendide trésor ?
 Sa figure jaunit à réfléchir cet or,
 Que pour son héritier, dans quelque cave basse,
 Solitaire et craintif, sac sur sac il entasse ;
 Parmi tous ses palais et toutes ses maisons,
 Il a choisi pour lui, tu connais ses raisons,

Non la nôtre, la nôtre est par trop somptueuse,
 Mais celle qui la suit, pauvre maison honteuse,
 Qui, nuit et jour fermée aux regards des vivants,
 Ne laisse pénétrer que la pluie et les vents,
 Qui vont, pour le glacer, chercher son maître avide
 Près du foyer sans flamme, ou dans un lit humide ; –
 Oh ! si quand tu seras, dis-moi, riche à ton tour,
 L' Avarice amaigrie, ami, venait un jour
 Chasser de notre porte, au malheureux connue,
 La Pauvreté, que Dieu nous montre à demi nue,
 Pour que nous couvrions, à la face des cieux,
 Ses habits déchirés d' un manteau précieux !
 Alors, mon Fasio, cet or, cet or infâme,
 Comme il perdit la sienne aurait perdu notre âme.
 Restons pauvres plutôt, et songeons que Jésus
 Parmi les indigents a choisi ses élus !

FASIO

Oh ! ne demeure pas sur ce point abusée.
 Que Dieu fasse pleuvoir la céleste rosée ;
 Et, dans le champ ouvert à mes ardents désirs,
 Chaque jour fleuriront quelques nouveaux plaisirs.
 Demande seulement au ciel qu' il nous envoie
 La force de porter une si grande joie.

FRANCESCA

Mon Fasio, pardonne à mes doutes chagrins !
 Jusques à ces plaisirs, que veux-tu ! je les crains.
 Tu sais, tout séparés que nous sommes du monde,
 Quelle est ma jalousie inquiète et profonde !
 Oh ! que je serais donc plus malheureuse encor
 Si tout autour de toi, séduites par ton or,
 Je voyais se presser, oh ! pensée importune !
 Ces femmes dont l' amour !... il en est surtout une !...
 Celle-là, Fasio, tu ne le nieras pas,
 Je t' ai plus d' une fois rencontré sur ses pas,

La suivant du regard, la saluant du geste...
Oh ! cette femme, un jour, me doit être funeste.

FASIO, souriant

Et quel est ce démon que Dieu prédestina ?

FRANCESCA

Oh ! que tu le sais bien ; c'est la Maddalena !...
Au reste, d'elle à moi je sens la différence,
C'est la plus belle fleur du printemps de Florence !...
Tu l'aimes !...

FASIO

Francesca, pourquoi veux-tu que, moi... ?

FRANCESCA

On aime, voilà tout, on ne sait pas pourquoi ;
On aime sans raison, sans espoir !... On oublie
La fortune, le rang !... L'amour, c'est la folie !...
Oh ! ne l'aime jamais, Fasio !

FASIO

Calme-toi !

J'ai souvent admiré cette femme...

FRANCESCA

Ah !... tu vois !...

FASIO

Mais comme l'on admire, en longeant un portique
Dans un jardin ducal, une statue antique,
Une vierge d'amour peinte par Raphaël,
Ou, pendant la nuit pure, une étoile du ciel.

FRANCESCA

Eh bien, prends en pitié mon fol amour d'épouse ;
Vierge, étoile ou statue, hélas ! j'en suis jalouse.
Jalouse ! car, vois-tu, vierge, elle peut aimer,
Étoile, choir du ciel, et marbre, s'animer !...
Oh ! prends pitié de moi, Fasio !...

FASIO

Sur mon âme,

Tu deviens folle !

(Riant.)

Et moi, n'ai-je pas vu, madame,
Comme si vous tramiez quelque crime d'État,
De quels regards vous suit monsieur le podestat ?
Ne l'ai-je pas trouvé vingt fois en tête-à-tête,
Ici même, avec vous, prétextant quelque emplette ?
Eh bien, suis-je jaloux ? Loin de là ! monseigneur
Toutes les fois qu'il vient, me fait beaucoup d'honneur.

FRANCESCA

Que tu sais bien, railleur à l'esprit sans scrupule,
Que, de ta part, à toi, la crainte est ridicule :
Lorsque la femme éprouve un sentiment vainqueur,
Elle aime, elle !... avec tous les délires du cœur ;
Celui qui de son sein souffle la flamme ardente,
Ce n'est plus un enfant de la terre... Imprudente,
Elle en fait un héros, un ange, un immortel,
Et l'adore à genoux comme un Dieu sur l'autel !...
Mais vous qui, pour tromper, avec reçu deux âmes,
Salamandres d'amour qui vivez dans les flammes,
Et dont le cœur, du feu dont il est animé
Brûlant incessamment, n'est jamais consumé ;
Oh ! comment voulez-vous que nous, femmes chétives,
Pliant au moindre choc, comme un roseau des rives
Lorsque passe sur lui le souffle souverain,
Nous luttions avec vous, hommes au cœur d'airain ?
Il faut donc, me traitant comme on traite une femme,
Avoir pitié de moi.

FASIO

C'est convenu, madame,
Qu'on soit pauvre à jamais, ou riche quelque jour,
On n'aura de regards que pour vous, mon amour.
Au revoir...

(Il l'embrasse.)

FRANCESCA, le reconduisant juqu'à l'escalier

À bientôt...

(Fasio descend, Francesca le suit des yeux.)

Scène II

Francesca, puis le podestat.

FRANCESCA

Ah ! je suis plus à l'aise !

J'ai dit à Fasio la crainte qui me pèse !

Il l'a mal combattue ; il me semble qu'il n'a

Pas dit qu'il n'aimait point cette Maddalena !...

Oh ! que la jalousie est dure conseillère !

LE PODESTAT, entrant

Salut à Francesca, la belle joaillière !

FRANCESCA, tressaillant

Ah !...

(Se remettant.)

Salut, monseigneur... Quel nocturne attentat

Fais donc sortir sitôt monsieur le podestat ?

LE PODESTAT

Devinez !...

FRANCESCA

Moi ?...

LE PODESTAT

Sans doute.

FRANCESCA

Oh ! j'en suis incapable,

Si vous ne m'aidez...

LE PODESTAT

Soit ! je cherche un grand coupable...

FRANCESCA

Vraiment ! et qu'a-t-il fait ?

LE PODESTAT

Il m'a ravi mon bien,

Un objet sans lequel le monde ne m'est rien !

Et que, dans le souci jaloux qui m'importune,
Je voudrais racheter de toute ma fortune.

FRANCESCA

Le croyez-vous ici ?

LE PODESTAT

Sans doute, il est chez vous,

Car cet homme...

FRANCESCA

Cet homme ?

LE PODESTAT

Eh bien, c'est votre époux.

FRANCESCA, faisant la révérence

On n'est pas plus que vous riche de courtoisie,
Monseigneur !...

LE PODESTAT

Non, sur Dieu ! c'est une frénésie ;

Je n'y puis plus tenir... Je vous aime, d'honneur !...

FRANCESCA, passant dans le comptoir

Vous n'avez pas encore vu, je crois, monseigneur,
Cette aiguère d'argent d'une forme nouvelle ?

LE PODESTAT

Elle est de Fasio ?

FRANCESCA

Son bon goût s'y révèle,

N'est-ce pas ? le travail en est fait au marteau

Et d'après un dessin d'Andrea del Sarto.

C'est un riche présent, et digne d'un roi mage.

LE PODESTAT

Oui ; mais ce qui m'en plaît surtout, c'est votre image,

Qu'on y voit réfléchie ainsi qu'en un miroir.

FRANCESCA, reposant l'aiguère et prenant une coupe

Prenons donc cette coupe où l'on ne peut se voir,

Et rien ne distraira l'amateur de l'artiste :

Elle est faite, voyez, d'une seule améthyste.

LE PODESTAT

Vraiment ?

FRANCESCA

Montée en perle, en rubis, en saphir.

Les rubis sont d'Arcot, et les perles d'Ophir.

LE PODESTAT

Son prix ?

FRANCESCA

Deux cents ducats.

(En ce moment, la Maddalena entre, suivie du comte Lelio ;

Francesca laisse tomber la coupe, qui se brise.)

LE PODESTAT

Que faites-vous ?

FRANCESCA, chancelant

C'est elle !

Oh ! je me sens mourir...

Scène III

Les mêmes, la Maddalena, Lelio, Fasio.

LA MADDALENA

N'avez-vous point, ma belle,

Quelque bijou nouveau ?...

FRANCESCA

Non, madame.

LA MADDALENA

Très-bien !

Nos joailliers vraiment ne sont plus bons à rien.

Voilà trois jours entiers que nous courons ensemble

Sans trouver un joyau de bon goût.

LELIO

Que vous semble,

Chère Maddalena, de ces croix ?

FRANCESCA

En bijoux

Tommasello, madame, est plus riche que nous :

Nous, nous vendons surtout des objets plus vulgaires,
Des vases, des hanaps, des coupes, des aiguères.
Nous sommes ciseleurs bien plus que joailliers.

LA MADDALENA

N'importe, montrez-moi ces croix et ces colliers.

FRANCESCA

Je crois presque inutile...

LA MADDALENA

Ah ! vous êtes étrange !

C'est à moi de juger...

LE PODESTAT, s'approchant de
la Maddalena et lui baisant la main

Dieu garde son bel ange !

LA MADDALENA

Eh ! c'est vous, podestat ! que faites-vous ici ?

LE PODESTAT, montrant Francesca

Je viens pour marchander le bijou que voici.

LA MADDALENA

Cette femme ?... Ah ! vraiment, je n'y prenais pas garde ;

Elle n'est pas trop mal, alors qu'on la regarde

Avec attention... Cependant, podestat,

Je le dis franchement, pour un seigneur d'État,

Cet amour est vulgaire et sent la bourgeoisie.

(Elle retourne aux bijoux.)

LELIO, allant au podestat

Pardieu ! cher podestat, de votre courtoisie,

J'attends un grand service.

LE PODESTAT

Eh ! comte Lelio,

Parlez ! je suis tout vôtre, en honneur !

LELIO

Per Dio !

On n'est pas plus charmant, monseigneur, que vous

[n'êtes !

Parmi toutes ces lois que tous les jours vous faites,

Rendez donc quelque jour une certaine loi
 Qui manque à notre code, et, pour ma part à moi,
 Que je compte appliquer dès qu'elle sera née :
 Loi qui force tout oncle à faire, chaque année,
 Sous peine du gibet, de la roue ou du feu,
 Trente mille ducats de rente à son neveu.

LE PODESTAT

Notre vieux Grimaldi tient donc toujours fermée
 Aux mains comme aux regards sa caisse bien-aimée ?

LELIO

Toujours !

LE PODESTAT

Hélas ! hélas ! et quatre fois hélas !

Tout oncle est ainsi fait...

LELIO

Oui ; mais, moi, je suis las

De voir en une cave obscure et solitaire,
 Semer ainsi tant d'or qui ne sort pas de terre !

LE PODESTAT

Bah !... vous retrouverez tout cet or quelque jour.

LELIO

C'est cela, quand j'aurai cinquante ans à mon tour ;
 C'est trop tard...

(Fasio paraît au haut de l'escalier.)

LA MADDALENA

Maintenant, montrez-moi, je vous prie,

Autre chose.

FRANCESCA

C'est tout.

FASIO

Tu te trompes, chérie...

FRANCESCA

Fasio !...

FASIO, à la Maddalena

Nous avons encor quelques bijoux

Dont la matière ou l'œuvre est plus digne de vous.
Je vais vous les chercher.

LA MADDALENA

Allez !...

FRANCESCA, tombant sur un fauteuil

Sainte-Madone,

Prenez pitié de moi ! la force m'abandonne.

LE PODESTAT, à part, la regardant

Ah ! nous sommes jalouse, à ce qu'il me paraît ?...

On peut tirer un jour parti de ce secret

Que nous dit le regard, au défaut de la bouche ;

C'est bien !...

(À Lelio.)

Adieu, cher comte.

(À la Maddalena.)

Adieu, belle farouche.

(Il s'éloigne, rencontre Fasio au fond de la scène et l'arrête.)

Et toi, mon alchimiste aux souhaits enhardis,

Garde-toi d'oublier que, jusqu'en paradis,

Pourvu qu'aux feux du jour sa peau puisse reluire,

Tout serpent atteindra l'Ève qu'il veut séduire,

Surtout, pour l'éblouir, s'il sait montrer encor

Des yeux de diamant et des écailles d'or.

(Il sort.)

Scène IV

La Maddalena, Francesca, Lelio, Fasio.

LA MADDALENA

Eh bien !... nous attendons...

LELIO

Vite, dépêchons, maître...

FASIO

Voici quelques bijoux assez beaux pour paraître

Dans les salons du duc Francesco Medici,

Lorsqu'il donne une fête en son palais Pizzi.

Choisissez...

FRANCESCA

Oh ! mon Dieu, que je souffre !

LA MADDALENA

Cher comte,

Que me conseillez-vous ? Dites.

LELIO, lui montrant un collier de perles

Vraiment, j'ai honte

D'être, en un pareil cas, si mauvais conseiller ;

Cependant je prendrais, madame, ce collier.

LA MADDALENA, à Fasio

Venez me l'essayer.

FRANCESCA, à part

Oh ! comme sa main tremble !

FASIO

Le voici.

LA MADDALENA

Maintenant, voyons, que vous semble ?

FASIO

Que monsieur vous donnait des avis imprudents :

À votre cou, la perle est trop près de vos dents.

LA MADDALENA

Il a raison ; tenez, Lelio, je préfère

Ce bandeau de rubis.

(Le regardant.)

Comment se peut-il faire

Qu'on travaille ainsi l'or ? Voyez, c'est ravissant.

(Elle le donne à Fasio, et s'assied pour qu'il le lui attache sur la tête.)

FRANCESCA

Oh ! je sens vers mon cœur refluer tout mon sang.

LA MADDALENA, à Fasio

Écartez mes cheveux ; c'est cela.

FASIO, regardant l'effet du bandeau

Sur mon âme,

Cette fois, c'était vous qui vous trompiez, madame :

Ces rubis, pour garder leurs reflets précieux,
Madame, à votre front sont trop près de vos yeux.

LA MADDALENA

Puisqu'il en est ainsi, choisissez-moi vous-même
Quelque chose de bien.

FASIO

Prenez ce diadème.

Parmi des cheveux noirs, le diamant reluit
Comme la luciole illuminant la nuit.
Il me fut commandé pour la reine de France ;
Que daigne l'accepter la reine de Florence !

LA MADDALENA

Mais envers nos voisins vous êtes déloyal.

FASIO

Il devait couronner, madame, un front royal :
Il est juste qu'ici cède à votre puissance
Celle-là qui n'était reine que par naissance,
Ainsi que, dans ses vers jusqu'à nous parvenus,
Homère fait céder Junon devant Vénus.

LA MADDALENA, à Lelio

Comte, cherchez-moi donc, en notre seigneurie,
Plus de gentil parler et de galanterie.

(À Fasio.)

On doit payer fort cher, maître, vos diamants,
Si vous donnez pour rien de pareils compliments.
Ce bandeau me convient, et plus je le regarde,
Plus j'en suis amoureuse : ainsi donc, je le garde.
Passez à mon palais, on vous paiera.

(À Lelio.)

Venez.

LELIO, donnant une bourse à Fasio

N'en faites rien, mon cher.

(À Fasio, qui la repousse.)

Mais prenez donc.

(Il la jette sur une chaise.)

Tenez.

LA MADDALENA

Venez-vous ?

LELIO

Me voici !

(Ils sortent ensemble ; Fasio les reconduit jusqu'à la porte.)

Scène V

Fasio, Francesca.

FRANCESCA, joignant les mains

Vierge prédestinée,

Ai-je bu mon calice et suis-je pardonnée ?

FASIO, revenant

Qu'as-tu donc, Francesca ?

FRANCESCA

Rien... J'ai que j'espérais

Qu'enfin j'allais mourir, tellement je souffrais !

FASIO

Enfant, faut-il cent fois que je te le redise !

Je vends mes compliments avec ma marchandise.

FRANCESCA

Oh ! je voudrais te croire, oui...

(Apercevant une épaisse fumée
qui sort par l'escalier du laboratoire.)

Qu'est cela, mon Dieu ?

FASIO

Quoi donc ?

FRANCESCA

Cette fumée...

FASIO

Ah ! j'ai mis sur le feu,

Dans un vase d'airain, du plomb et du mercure...

Le soufre qui devait compléter la mixture

Sans doute était placé trop proche du foyer :

La flamme l'aura joint... Cesse de t'effrayer !...

Ce n'est que maintenant que je me le rappelle...

(Fasio descend dans le laboratoire.)

FRANCESCA

Il avait oublié jusqu'à son or pour elle !...

Seigneur, vous qui guidez vers de plus doux climats

L'oiseau qui ne pourrait supporter nos frimas ;

Vous qui des aquilons adoucissez l'haleine,

En faveur de l'agneau dépouillé de sa laine ;

Vous qui, pendant l'orage, en aide aux matelots,

Sous la barque fragile aplanissez les flots ;

Vous qui savez enfin ce que peut de torture

Souffrir sans succomber votre humble créature ;

Contre moi, n'armez pas votre âme de rigueur,

Et mesurez l'épreuve à la force, Seigneur !

FASIO, ressortant

Francesca, tout va bien, et, si rien ne varie,

Par l'intercession de la vierge Marie,

Demain, jour de la lune et vingt et un du mois,

En qui le nombre sept est accompli trois fois,

Dans le vase d'airain que rougit la fournaise,

À mon tour, comme Dieu, j'aurai fait ma genèse.

FRANCESCA

Oh ! Fasio, prends garde à la déception.

FASIO

Non, demain, je suis sûr de la projection.

Je ferai l'œuvre en blanc, d'abord, et puis... Silence !...

C'est le vieux Grimaldi, pas un mot !

Scène VI

Les mêmes, Grimaldi.

FASIO, saluant

Excellence !

GRIMALDI

Ah ! c'est toi ?

FASIO

Monseigneur, d'où vous vient cet émoi ?

GRIMALDI

Ne t'en doutes-tu pas ?

FASIO

Non, sur l'honneur...

GRIMALDI

Dis-moi,

Quand cesseras-tu donc, pour le bien de ton âme,
Alchimiste maudit, que Lucifer réclame,
De tenter chaque jour quelques nouveaux essais
Qui font mourir de peur tes voisins ?

FASIO

Je ne sais

Ce que vous voulez dire.

GRIMALDI

Et la fumée obscure,
Qui sortait à l'instant, comme une haleine impure,
Par chaque soupirail de la maison, si bien
Qu'on criait dans la rue : « Au feu ! » ce n'était rien ?

FRANCESCA

Monseigneur...

GRIMALDI

C'est à lui que je parle, madame :
Vous êtes une digne et respectable femme,
Vous, quoiqu'à vos habits on puisse reprocher
Un luxe un peu trop grand, car le velours est cher !
Aussi, vous le voyez, madame, moi, je porte
Du drap.

FASIO

Et du plus gros même.

GRIMALDI

Que vous importe,
Monsieur le faiseur d'or ?... Je disais donc, cordieu !
Qu'il vous faut à l'instant, maître, vider ce lieu.

FASIO

Comment ?

GRIMALDI

Je ne veux pas qu'une maison honnête,
Que je reçus de Dieu pour abriter ma tête,
Quelque beau jour sur moi s'écroule tout à coup,
Quand le diable viendra pour te tordre le cou.

FASIO

Mais je ne puis quitter l'œuvre de la science.

GRIMALDI

Ah ! nous faisons encor quelque autre expérience ?
Tant mieux ! à la police, en ce cas-là, je cours !

FASIO

Monseigneur, seulement, accordez-moi trois jours !

GRIMALDI

Pas une heure !

FASIO

Impossible alors...

GRIMALDI

Dieu vous bénisse !

FRANCESCA

Mais où donc allez-vous ?

GRIMALDI

Prévenir la justice

Qu'avec tous vos essais et vos combustions
Vous mettez le quartier en révolutions !

FASIO, le retenant

Monseigneur, on se peut arranger, je suppose.

GRIMALDI, s'éloignant

Jamais !

FASIO

À prix d'argent...

GRIMALDI, revenant

Ceci, c'est autre chose ;

Que voulez-vous de temps ?

FASIO

Ce que je veux ? Trois jours.

GRIMALDI

Trois jours ?

FASIO

Et je serai riche alors pour toujours !

GRIMALDI

Combien les paieras-tu ?

FASIO

Quatre ducats par heure !

GRIMALDI, calculant

Deux cent quatre-vingt-huit ducats pour qu'il demeure

Trois jours de plus ici... Ma foi ! c'est bien payé.

FASIO

Eh bien, que dites-vous ?

(Depuis quelques instants, on voit sortir
du laboratoire des lueurs de plus en plus vives.)

GRIMALDI

Que je suis effrayé

Du danger que je cours !

FASIO

Je doublerai la somme.

GRIMALDI

Tenez, mon cher, au fond vous êtes un brave homme !

Et je ne vous veux pas refuser... Écoutez :

Donnez six cents ducats, et pour trois jours restez !...

Mais après ces trois jours...

FASIO

Il suffit.

FRANCESCA, à part

Juif infâme !

FASIO, à Francesca

Compte six cents ducats.

FRANCESCA

Tu veux... ?

FASIO

Compte-les, femme.

FRANCESCA

Tout ce qui nous restait pour trois jours, Dieu puissant !

FASIO

Je les eusse achetés, fût-ce au prix de mon sang !

FRANCESCA, lui donnant l'or

Tiens ! tiens !

FASIO, le remettant à Grimaldi

Voilà !

GRIMALDI

Songez que je ne vous accorde

Que trois jours, rien que trois...

(On entend dans le laboratoire une explosion terrible.)

À moi !...

FASIO

Miséricorde !

Le vase s'est brisé par la force du feu !

GRIMALDI, à part, s'élançant hors de la chambre

Mon trésor !...

FASIO, se précipitant dans le laboratoire,
et repoussant Francesca, qui veut l'y suivre.

Reste là.

FRANCESCA, tombant à genoux

Protégez-nous, grand Dieu !

ACTE DEUXIÈME

Une salle basse et voûtée, dans laquelle sont rassemblés des draps de brocart, des tapisseries, des dressoirs avec de la vaisselle d'argent, de vieux tableaux, des armures, etc. Une porte au fond, avec trois marches indiquant un escalier supérieur ; une porte à droite, donnant dans un caveau.

Scène première

Fasio, seul, poussant une porte latérale, à droite, peinte comme le mur dans lequel elle est cachée. Il tient une torche à la main, et examine la serrure que le plâtre enlevé par l'explosion a découverte.

Oui, la commotion a retenti si forte,
Qu'elle a de mon côté démasqué cette porte.
Sans doute qu'autrefois un seul maître creusa
Ce souterrain, qu'ensuite un autre divisa ;
Puis, un jour, supprimant cette commune entrée,
Par un troisième enfin la porte fut murée,
Et, de ce moment-là jusqu'à cette heure-ci,
Resta pour tous les yeux masquée et close ainsi.
Oh ! de quelle terreur il eût été la proie,
Si notre vieux voisin eût connu cette voie,
Et s'il eût su qu'un jour un coup inattendu
Devait me révéler ce passage perdu !
Je suis pour une fois curieux, sur mon âme,
D'entrer secrètement dans ce repaire infâme,
Où, filtrant goutte à goutte et se changeant en or,
Les pleurs de l'indigent font au riche un trésor ;
Où chaque objet divers accuse, en son langage,
L'antre de l'usurier et du prêteur sur gage.
Ici vient la noblesse, ainsi qu'en ses tombeaux,
De sa splendeur éteinte enterrer les lambeaux.
Voici de vieux portraits et de nobles armures,
Des instruments plaintifs dont les tristes murmures

S'éveillent chaque fois que la porte, en grinçant,
 Donne passage au maître avare qui descend,
 Comme une ombre vouée à ces voûtes funèbres,
 Compter furtivement son or dans les ténèbres.
 Au reste, pour la chose on a choisi le lieu ;
 Le sanctuaire en tout est digne de son dieu !
 C'est un cercle qui mène à l'inferral empire,
 Et l'air qu'en haletant la poitrine y respire
 Semble cet air que Dante, au séjour des tourments,
 Trouva plein de sanglots et de gémissements.
 Pourquoi, dans certains lieux, les mauvaises pensées
 Viennent-elles au cœur se heurter plus pressées
 Qu'au voyageur perdu dans un sombre réduit
 Ne viennent se heurter les oiseaux de la nuit ?

(Il écoute.)

Pourquoi dans ces caveaux est-ce que je frissonne ?
 N'ai-je point entendu ?... Non, ce n'était personne ;
 Je m'étais trompé... Rien !... C'est bizarre ! Pourquoi
 Ai-je ainsi peur de tout ? C'est que j'ai peur de moi ;

(Il abaisse sa torche et éclaire une trappe.)

C'est que, comme un mineur, j'ai sous les pieds la veine
 De cet or poursuivi d'une recherche vaine ;
 C'est que, pour un remords à risquer, désormais
 Je n'ai qu'à me baisser et suis riche à jamais.
 Oh ! je le disais bien, il est des lieux étranges
 Dont pourrait la vapeur ternir l'âme des anges.
 Rentrons vite.

(Écoutant.)

Mais non, je ne me trompais pas ;
 Le bruit est plus distinct : c'est bien un bruit de pas !

(Il éteint sa torche contre terre.)

Le laboureur sans doute à sa grange rapporte
 Sa moisson d'aujourd'hui.

(Tâtant le mur.)

Mais où donc est la porte ?
 Il me semble pourtant... oui... non... qu'elle était là.
 Grand Dieu ! mais cette porte... Il entre, le voilà !
 (Il se cache derrière une tapisserie.)

Scène II

Fasio, caché ; Grimaldi.

GRIMALDI, entre lentement, tire une lanterne de dessous son manteau, regarde, du seuil, de tous les côtés ; puis il vient lentement jusqu'à la trappe, détache une clef de son cou, ouvre le couvercle, et éclaire avec sa lanterne les sacs que renferme la cachette.
 Tout va bien. Cette cave est profonde et muette,
 Et je ne sais pourquoi toujours je m'inquiète.
 (Regardant son or, et y ajoutant un nouveau sac.)
 Oh ! nul ne peut savoir ce tourment abhorré
 D'un corps qui vit ainsi de l'âme séparé.
 Que ne puis-je en ce lieu transporter ma demeure,
 Pour ne pas te quitter, mon or, d'un jour, d'une heure,
 D'un instant ! Ce matin, quand cette fusion
 Chez le sorcier maudit a fait explosion,
 Oui, j'ai cru que sonnait la minute fatale,
 Et je suis accouru, plus tremblant et plus pâle
 Que si j'étais déjà trépassé. Rien encor,
 Heureusement... C'est bien !

FASIO, à part

Que d'or ! mon Dieu, que d'or !

Scène III

Fasio, caché ; Grimaldi, fermant sa cachette ;
 Lelio, ouvrant doucement la porte du fond.

LELIO

Commençons tout d'abord par fermer cette porte.
 Bon ! le chêne est épais, et la serrure est forte.

FASIO, l'apercevant

Que va-t-il se passer ? J'ai le cœur plein d'effroi !

LELIO, de la porte

Ne vous dérangez pas, mon cher oncle ; c'est moi.

GRIMALDI, se retournant avec terreur

Malheureux ! malheureux ! ici que viens-tu faire ?

LELIO

Mon Dieu, n'ayez pas peur ; je viens parler d'affaire.

GRIMALDI

Remontons alors !

LELIO, le retenant

Point... Nous sommes bien ici !

GRIMALDI

Que veux-tu donc alors ? Parle vite.

LELIO

Voici !

Mon oncle, vous avez été jeune, peut-être ?

GRIMALDI

Jamais, monsieur ! jamais !

LELIO

Ah vous auriez pu l'être !

Pardon, si mon erreur vous a désobligé :

Mais je suis jeune, moi, c'est un malheur que j'ai.

Or, quoique l'ignorant par votre expérience,

Mon oncle, vous savez, tout au moins par science,

Que cet âge qu'il faut, las ! que nous subissions,

Est pour nous malheureux celui des passions !

Donc, en ces passions aux chances hasardeuses,

J'ai choisi, par bonheur pour moi, les plus coûteuses !

Les femmes et le jeu !... Si bien, Dieu soit loué,

Que j'ai, depuis un mois, tant aimé, tant joué,

Tant rencontré de cœurs et de tapis avides,

Que de nos usuriers tous les coffres sont vides,

Et qu'il faut bien enfin que je m'adresse à vous,

Mon oncle, le plus riche et le plus dur de tous !

Car vous êtes le seul, voyez la préférence !

Qui ne m'ayez jamais rien prêté dans Florence !

Exécutez-vous donc, mon oncle, noblement ;
Il faut que toute chose ait son commencement.

GRIMALDI

Malheureux ! peux-tu bien me parler de la sorte ?

LELIO

D'autant plus que vraiment la somme n'est pas forte !
Et que, pour m'obliger en ce douloureux cas,
Je vous en tiendrai quitte avec mille ducats.

GRIMALDI

Où veux-tu que je prenne une pareille somme ?

LELIO

Tenez, mon oncle, au fond vous êtes un brave homme.

GRIMALDI

Jamais je n'eus tant d'or en mes mains, je te dis !

LELIO

Écoutez ! je paierai les intérêts à dix !

GRIMALDI

Mais, hélas ! je suis pauvre.

LELIO

À quinze, – à vingt, – à trente !

GRIMALDI

Mais tu n'entends donc pas ? Je te jure...

LELIO

À quarante !

Ah ! c'est un taux légal.

GRIMALDI

Non !

LELIO

Mon oncle !...

GRIMALDI

À quoi bon ?

LELIO

Vous me refusez ?

GRIMALDI

Oui.

LELIO

Vous ne voulez pas ?

GRIMALDI

Non.

LELIO

Je vous ai, jusqu'ici, parlé comme un jeune homme,
 Mais je vais maintenant, mon oncle, en gentilhomme,
 Vous parler sagement, avec calme et raison.
 Mon oncle, pour l'honneur de votre vieux blason,
 Que mon père a gardé pur de toutes ces taches
 Qu'aux leurs font de nos jours tant de vils et de lâches,
 Songez que me voilà, pour dettes, sur le point
 D'être arrêté ! Voyons, vous ne souffrirez point
 Que moi, votre neveu, moi, noble, enfin moi, comte,
 Faute de quelque argent, je souffre cette honte !
 Faites cela pour vous, si ce n'est pas pour moi.

GRIMALDI

Mais la chose, en tout point, ne regarde que toi.

LELIO

Eh ! oui, c'est sur moi seul que doit tomber la peine ;
 Mais le mépris, mon oncle !... Oh ! par pudeur humaine !
 Non ?... Soit ; seulement, hier, j'ai chez le duc, au jeu,
 Engagé ma parole à défaut d'un enjeu.
 Je dois cinq cents ducats : donnez-moi cette somme
 Que j'ai loyalement perdue en gentilhomme,
 Et mon honneur est sauf. Alors, comme ils pourront,
 De ma personne, après, mes juifs s'arrangeront.

GRIMALDI

Vous êtes fou !

LELIO

Prenez pitié de ma folie !

Pour ces cinq cents ducats, voyez, je vous supplie,
 Mon oncle ! que vous fait cette misère-là ?

GRIMALDI

Pas un ! pas moitié d'un !...

LELIO

Ah ! c'est comme cela !

Eh bien, pour rendre alors ma demande efficace,
Je vais vous raconter un conte de Boccace !

GRIMALDI

Oh ! je n'ai pas le temps de l'entendre !

LELIO, le retenant

Restez !

Et, sans en perdre un mot, au contraire, écoutez !

GRIMALDI

Quoi ! tu veux par la force... ? Ah ! je ne puis le croire !

LELIO, d'une voix ferme

Je veux, je vous l'ai dit, vous conter une histoire,
L'histoire d'un oncle et d'un neveu... Voilà tout !
Mais vous l'écouteriez de l'un à l'autre bout !

GRIMALDI

Où veut-il en venir ?

FASIO, caché

Quelle chose s'apprête ?

LELIO

La scène est en Espagne. Une famille honnête
Demeurait à Séville ; elle se composait
D'une mère et d'un fils en bas âge : on disait
Qu'un homme était encor de la même famille,
Demeurant outre mer, seul et sans fils ni fille.
Qui, pour tout Dieu jamais n'ayant connu que l'or,
Par le prêt et l'usure engraisait un trésor.
Or, il advint, un jour, que des fièvres mortelles
Passèrent sur l'Espagne en secouant leurs ailes ;
La mère, qu'on citait comme sainte en tout lieu,
À l'âge de trente ans fut appelée à Dieu,
Et laissa, pour descendre en un sépulcre avide,
Son enfant au berceau près de sa couche vide !
Hélas ! le pauvre enfant, si petit qu'il était,
Avait déjà compris que sa mère emportait

Le bonheur avec elle, et, dans sa peine amère,
Sans cesse, en bégayant, redemandait sa mère,
Sa mère qu'à cette heure il se rappelle encor
Comme un ange entrevu dans un nuage d'or !...
Il suivait donc déjà la douloureuse voie,
Lorsqu'un jour, s'abattant comme un oiseau de proie,
L'oncle arriva soudain, et sans être attendu.
Serres, meubles, maison, tout fut bientôt vendu...
Puis le vautour reprit sa course vers son aire,
Emportant la fortune et l'enfant dans sa serre !...
Cependant, de retour, l'avare ne dit pas
Qu'il avait à l'enfant deux cent mille ducats :
De sorte que l'enfant grandit et devint homme
Sans qu'il lui fût jamais parlé de cette somme.
Pourtant, comme on savait qu'il devait, quelque jour,
À la mort de son oncle, être riche à son tour,
L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices ;
Si bien que ses défauts bientôt se firent vice ;
Car aucun n'était là qui le prît par la main,
Pour remettre ses pas en un meilleur chemin !
Enfin, le sort voulut, soit propice ou contraire,
Que se tarît un jour cette veine usuraire ;
De sorte qu'au milieu de son luxe indigent,
Le neveu tout à coup se trouva sans argent.
Ce fut dans ce temps-là qu'il apprit de Séville
Que sa naissance était loin d'être pauvre et vile,
Et que ses premiers jours aux splendides rayons
Étaient des souvenirs et non des visions !
Alors il résolut de tenter l'aventure :
Il savait que son oncle en une cave obscure
Entassait tout cet or, qu'il tirait à la fois
Du peuple, des marchands, des nobles et des rois.
Car il prêtait à tous, étendant son système
Du fer de la charrue à l'or du diadème !

Donc, il ne perdit plus ce cher oncle des yeux !
 Et bientôt il le vit, marchant silencieux,
 Écoutant si ses pas n'éveillaient pas dans l'ombre
 Un indiscret écho, sous une voûte sombre,
 Disparaître fermant, au bout d'un corridor,
 Une porte de fer, celle de son trésor !
 Trois jours fit le neveu sa garde accoutumée,
 Et trois jours il trouva la porte refermée
 Lorsqu'il voulut l'ouvrir pour descendre après lui !
 Bref, il désespérait presque, lorsque, aujourd'hui,
 Soit oublié, soit terreur, quelle que soit la cause,
 Enfin il a trouvé cette porte mal close...

GRIMALDI, faisant un mouvement

Imprudent que je suis !...

LELIO, l'arrêtant

Nous touchons à la fin !

Un peu de patience !...

FASIO, caché

Ah ! je comprends enfin !

LELIO

Il ferma cette porte, et dans la nuit profonde
 Descendit lentement en cherchant la seconde,
 La trouva ; puis, songeant qu'en ces occasions
 On ne prenait jamais trop de précautions,
 Il fit de celle-ci comme de la première :
 Là, celui qu'il cherchait, à la pâle lumière
 De sa lanterne sourde, à même d'un trésor,
 Jusqu'au coude trempait ses bras maigris dans l'or !
 Ils étaient seuls, aucun n'était là pour entendre,
 Et, sans rien demander, le plus fort pouvait prendre.
 Eh bien, cet homme altier, comme un roseau plia ;
 Ainsi qu'un faible enfant, il pria, supplia...
 Cherchant dans ce cadavre une fibre sensible ;
 Mais ce fut vainement, l'oncle fut inflexible...

Alors, se relevant comme un serpent roulé
 Que l'on a trop longtemps d'un pied d'airain foulé,
 Le jeune homme à son tour, d'une mortelle étreinte,
 Dit, serrant le vieillard pâle et muet de crainte :
 « Mon oncle, à mon honneur vous avez fait défaut ;
 Ce n'est plus maintenant mille ducats qu'il faut,
 Pour prolonger d'un jour ma splendeur éphémère ;
 C'est l'héritage entier que me laissa ma mère ! »

GRIMALDI

Ta mère n'avait rien !

LELIO

Mon oncle, sans remords,
 Songez-y !... vous mentez à la face des morts.

GRIMALDI, reculant

Par quel serment, quel saint, quel Dieu, te jurerai-je ?

LELIO, marchant à lui

Mensonge, je te dis !... mensonge et sacrilège,
 Vieillard ! rends-moi cet or auquel tu sais mes droits !

GRIMALDI

Jamais !...

LELIO

Vieillard !...

GRIMALDI

Jamais ! plutôt mourir cent fois !

LELIO

Mon Dieu !... Retenez-nous sur le bord de l'abîme !
 Mon bien ?...

GRIMALDI, cherchant à fuir

Jamais ! jamais !

LELIO

Ah ! je ferai le crime !

Une dernière fois, mon bien ?... ou ce poignard...

GRIMALDI, dans le caveau voisin

À l'aide !... j'y consens !

LELIO

Maintenant, c'est trop tard.

GRIMALDI, expirant

Ah !

FASIO, cherchant une épée pour le secourir

Quelle arme !...

(Il s'éclance dans le caveau ; puis,
n'entendant plus rien, il s'arrête tout à coup.)

Il est mort !...

(Pause d'un instant ; levant le bras et les yeux au ciel.)

Que Dieu juge leur cause !

(Il s'enveloppe de son manteau et se cache derrière un pilier ; après un instant, Lelio sort du caveau, en ferme la porte derrière lui, rentre en scène pâle et muet, chancelle, s'appuie un instant au pilier en face de celui où est caché Fasio, puis va lentement à la trappe, s'agenouille, met la clef dans la serrure ; mais, dans le trouble où il est, il ne peut parvenir à l'ouvrir. Pendant ce temps-là, Fasio s'approche lentement, enveloppé de son manteau, s'arrête derrière Lelio, regarde ses tentatives inutiles ; puis, au bout d'un instant, lui posant la main sur l'épaule, lui dit avec tranquillité.)

Je vais vous montrer, moi, comment s'ouvre la chose !

(Lelio se relève vivement, tirant du même mouvement son épée ; Fasio laisse tomber son manteau et se montre, calme, froid et prêt à tout, appuyé sur la sienne.)

LELIO

Ah ! Fasio !...

FASIO

Lui-même !... oui, comte Lelio.

LELIO

Fasio !...

(Regardant autour de lui.)

Mais comment en ce lieu, Fasio ?

FASIO, montrant la porte du fond

Vous êtes entré, vous, comte, par cette porte...

(Montrant la porte latérale.)

Moi, par celle-ci.

LELIO

Donc, nous sommes deux ? N'importe !

Il était, sur mon âme, assez riche pour deux !
Et plutôt que risquer un combat hasardeux,
Si tu m'en crois...

FASIO

Eh bien ?

LELIO

De ce trésor funeste,

Quand j'aurai pris ma part, tu garderas le reste.

FASIO

Votre part ?

LELIO

Oui, ma part. N'as-tu pas entendu
Que mon bien par cet homme avait été vendu
Deux cent mille ducats, et que de cette somme
Il me frustra ? Eh bien, je puis en gentilhomme
Faire de mon poignard le glaive de la loi ;
Mais je ne vole pas même un voleur !

FASIO

Ni moi !

LELIO

Ah !

FASIO

Ma position diffère de la vôtre,
D'ailleurs, et l'on ne peut régler l'une sur l'autre.
Cet homme comme à vous ne tenait pas mon bien
Et, ne m'ayant rien pris, ne doit me rendre rien.
Un hasard m'a conduit sous ces voûtes funèbres,
Où, malgré moi, j'ai vu, caché dans les ténèbres,
Un spectacle terrible, et dont je n'oublierais
Pas le moindre détail, quand même je vivrais
Jusqu'au jour où, tirés ensemble de l'abîme,
Paraîtront devant Dieu meurtrier et victime !
Mais, comte, ce secret...

(Il frappe sa poitrine.)

Est là, dans son tombeau,
Et j'ai soufflé dessus comme sur un flambeau.

LELIO

Ne le jurerais-tu ?

FASIO

Comte, je vous le jure !
Et que je sois damné si je deviens parjure.
Maintenant, monseigneur, je me retire, adieu ;
Je n'ai rien vu : la chose est entre vous et Dieu !

LELIO

Tu ne fais pas ici, mon maître, en homme sage.
Crois-moi, retiens plutôt la fortune au passage ;
Comme je ne prendrai que ce qui m'était dû,
Le trésor presque entier alors sera perdu !
Soit qu'il reste enterré dans cette cave sombre,
Soit que, suivant les pas du meurtrier dans l'ombre,
La justice, en ce point moins sévère que toi,
Hérite de la part dont je ne veux pas, moi,
Et que, de mon plein gré, librement je te donne !

FASIO, faisant un mouvement pour se retirer
Je vais prier le ciel, afin qu'il vous pardonne !

LELIO, le retenant

Arrête, pauvre fou !... N'as-tu donc point assez
De ta creuse alchimie aux secrets insensés ?

(Ouvrant la trappe.)

Regarde si jamais tes sciences étranges
De pareilles moissons ont enrichi tes granges !
Où donc est le creuset où germe un tel trésor ?

FASIO

Oh ! ne me tente pas, démon, avec ton or !

LELIO

Mais, au lieu de cette âme incertaine et commune,
Prends donc enfin un cœur grand comme ta fortune.
Vois, elle t'offre plus que tu n'avais rêvé ;

Tu cherchais le grand œuvre, eh bien, tu l'as trouvé.
 Donc, que le ciel en paix, mon maître, te maintienne !
 (Il emporte le manteau plein d'or.)
 Adieu ! voilà ma part !...

(Lui montrant ce qui reste.)

Et toi, voilà la tienne !

(Il sort.)

Scène IV

Fasio, suivant Lelio.

Monseigneur ! monseigneur ! est-ce que vous partez,
 Me laissant seul ici ?... Restez, comte, restez !
 (On entend Lelio qui referme la serrure en dehors ; Fasio reste un
 instant incertain ; puis, à son tour, il pousse les verrous en dedans.)
 Eh bien, que votre vœu, monseigneur, s'accomplisse.
 Au lieu d'un confident, vous avez un complice.
 À moi cet or, à moi !...

FRANCESCA, dans le laboratoire

Fasio !

FASIO, tressaillant

Qui va là ?

FRANCESCA, se rapprochant toujours

Fasio ! Fasio !

(Ouvrant la porte.)

Fasio !

FASIO, s'élançant vers elle

Me voilà !

Scène V

Fasio, Francesca.

FRANCESCA

Qu'est-il donc arrivé ?

FASIO

Francesca, sois heureuse !

FRANCESCA

Oh ! tu me dis cela d'une voix sombre et creuse !

FASIO

C'est que je doute encor d'un bonheur trop nouveau !

FRANCESCA

Qu'est-ce que cette porte, et quel est ce caveau ?

(Voulant rentrer.)

Oh ! Fasio, j'ai peur !

FASIO

Ne crains rien, bien-aimée !

Cette porte... c'était une porte fermée

Qui s'est rouverte à la commotion...

FRANCESCA

Oui, bien !

Mais ce caveau, dis-moi...

FASIO

Francesca, ne crains rien...

(Il veut la conduire vers le trésor.)

FRANCESCA

Oh ! je n'ose avancer !

FASIO, regardant autour de lui
avec une crainte mal dissimulée

As-tu peur des fantômes ?

FRANCESCA

Ce caveau, ce caveau ?...

FASIO

C'est le séjour des gnomes.

Et ces fils de la terre aux cœurs intéressés

Apportent en ces lieux leurs richesses...

FRANCESCA

Assez !

Par pitié, Fasio, pas de mots inutiles !

FASIO

Eh bien, ici sans doute, en nos guerres civiles,

Quelque proscrit cacha, tout près de s'exiler,

Le trésor qu'un hasard vient de me révéler !

FRANCESCA

Mais ce proscrit, dis-moi, ne peut-il reparaître ?

FASIO

Ne crains rien, Francesca, ce trésor est sans maître ;

Si bien que ce trésor...

FRANCESCA, cherchant

Mais où donc est-il ?

FASIO, s'éclairant avec la lanterne

Vois !

FRANCESCA

Dieu !

FASIO

Ce trésor !

FRANCESCA

Eh bien ?

FASIO

Ce trésor, c'est à moi !

ACTE TROISIÈME

Un riche palais.

Scène première

Francesca, au milieu de l'appartement ;

Fasio, debout à la porte.

FRANCESCA, s'adressant à plusieurs valets
Vous avez entendu ?

(Les valets s'inclinent et sortent.)

FASIO

La reine de la fête

A-t-elle tout réglé pour qu'elle soit parfaite ?

FRANCESCA, allant à lui

J'ai fait ce que j'ai pu pour conserver joyeux
Tes yeux, vivant miroir où sans cesse mes yeux
Cherchent les sentiments que ton cœur leur renvoie,
Pour pleurer à tes pleurs ou sourire à ta joie !

FASIO

Eh bien, ma Francesca, vous voyez qu'à présent
La richesse n'est point un fardeau si pesant ;
Qu'on fait en peu de jours le noble apprentissage
De laisser échapper un ordre à son passage ;
Que la pauvre maison cède au riche palais ;
Qu'on est plus promptement servi par vingt valets,
Et que l'on peut porter une robe lamée
Sans en être moins belle, et surtout moins aimée !

FRANCESCA

Oui, je vois tout cela, mon adoré seigneur ;
Et pourtant j'ai gardé ma crainte au fond du cœur ;
Car je ne craignais pas cet or pour l'or lui-même,
Mais pour tous les malheurs dont je le vois l'emblème.
Oui, ce palais est beau, ces valets sont nombreux !
Oui, ces habits dorés couvrent un cœur heureux.
Cependant...

FASIO

Eh bien, quoi ?

FRANCESCA

Cependant... je soupire ;

Il me semble toujours que contre nous conspire
 Cet ennemi de Dieu, dont le pouvoir fatal
 Embellit tout chemin qui mène vers le mal.
 Les beaux jours sont restés dans la pauvre demeure !
 Tu me parlais d'amour, n'est-ce pas, tout à l'heure ?
 Eh bien, ces mots charmants, ils m'ont paru moins doux,
 Parce qu'en les disant, ami, tu disais *vous* !
 Dans notre humble maison, à la tenture noire,
 Jadis, lorsque, sortant de ton laboratoire,
 Tu me voyais l'œil triste et le front abattu,
 Souviens-t'en, Fasio, tu me disais : « Qu'as-tu ? »

FASIO

Oui ; mais l'or, sous lequel tu crois que tout s'efface,
 Peut respecter le fond en changeant la surface :
 Il est une étiquette, aux riches de rigueur,
 Dont le pauvre s'exempte au profit du bonheur !
 Je le sais, et je sais encor que nul n'envie
 L'heureuse pauvreté qui peut voiler sa vie,
 Et n'a de ce bonheur qu'elle cache avec soin,
 Qu'elle pour confidente, et que Dieu pour témoin ;
 Mais je n'ignore pas que, dès que la fortune
 A tiré son élu de la foule commune,
 On voit, autour de lui, comme des loups rôdants,
 Les envieux sourire en lui montrant les dents !
 L'avertissant tout bas que leur meute assidue,
 Ainsi que font les loups d'une brebis perdue,
 Déchirerait soudain tout imprudent bonheur
 Qu'il laisserait sortir un instant de son cœur !
 Donc, à ces envieux dont la foule nous presse,
 Ne pouvant, Francesca, cacher notre richesse,

Il faut, du moins, voiler notre bonheur d'époux ;
 Comme des étrangers, nous dire, en parlant : *vous* !
 Il faut, pour qu'on nous croie ennuyés et maussades,
 Nous montrer l'un sans l'autre aux bals, aux promenades ;
 Aux deux bouts du palais avoir, séparément,
 Chacun notre service et notre appartement.
 Ainsi nous dérobons à ce souffle d'envie
 Qui poursuit les heureux une part de la vie,
 Où nul œil indiscret jamais ne nous suivra,
 Et que comme l'Éden un ange gardera !
 Puis, si, malgré les soins que nous prenons d'avance,
 De l'horizon vers nous un nuage s'avance,
 Mon souffle et mes baisers bientôt écartèront
 L'ombre qu'il jetterait en passant sur ton front ;
 Et j'aurai toujours soin que l'orage s'enfuie
 Sans que versent tes yeux une goutte de pluie.

FRANCESCA

Oh ! que ta douce voix connaît bien, Fasio,
 Comme on endort mon cœur !

UN VALET, annonçant

Le comte Lelio !

FASIO

Allez ; et dans ce lieu, si vous doutez encore,
 Revenez promptement sous les habits de Laure ;
 Car, toujours désireux, ainsi qu'au premier jour,
 Pétrarque attend ici son beau laurier d'amour !

(À Lelio.)

Salut, comte !

Scène II

Lelio, Fasio.

LELIO, à Francesca, qui se retire

Salut !

(Francesca sort ; Lelio s'approche.)

Bonjour, mon noble orfèvre...

(Il regarde autour de lui.)

Ah ! nous ne trempons pas le bout de notre lèvres,
 À ce qu'il nous paraît, dans la coupe du sort ;
 Mais nous buvons à même !... et buvons à plein bord !
 Cela me fait plaisir, et je vous félicite ;
 Car je ne vous fis pas plus tôt cette visite,
 Craignant tout le contraire ! Il n'en est rien ! tant mieux !
 J'aime les cœurs contents et les esprits joyeux !

FASIO

Monseigneur !

LELIO

Oui, je sais, ainsi que tout Florence,
 Que l'alchimie enfin, comblant ton espérance,
 Du grand œuvre a pour toi retrouvé le trésor,
 Et qu'ainsi que Dieu fait les cailloux, tu fais l'or !
 Eh bien, mon cher ami, c'est une bonne affaire...
 Fais de l'or ! Fasio, tu n'en saurais trop faire,
 Tant aux flammes du jeu l'or fond vite ! et pareil
 À la neige fondant aux flammes du soleil !

FASIO

Comte, pardonnez-moi ; mais c'est vraiment folie,
 Si vous faites moitié de tout ce qu'on publie !
 Il me revient de vous un récit effrayant ;
 Et vous vivez, dit-on, comme un roi d'Orient.
 C'est bien ; mais, eussiez-vous le trésor moins précaire
 Du prince de Bagdad ou du soudan du Caire,
 En y puisant ainsi d'une prodigue main,
 Vous en verriez le fond entre hier et demain !

LELIO

Par le ciel, Fasio, tu parles en prophète !
 Mais qu'importe le temps que doit durer la fête,
 Si, comblant nos souhaits, de son cours radieux
 La splendeur inouïe émerveille nos yeux !...

Mieux vaut qu'être un feu pâle et qui n'a rien à craindre,
 Briller comme un soleil un seul jour, et s'éteindre ;
 Et puis, d'ailleurs, cet or répugne à ma vertu...
 Cet or vient de l'enfer, et me brûle !... entends-tu ?

FASIO

Oui, j'entends, comte.

LELIO

Eh bien, il me faut des journées
 Pleines de temps perdu, d'heures désordonnées ;
 Des meutes, des chevaux, des maîtresses, des bruits !
 Oui, voilà ce qu'il faut à mes jours !... Pour mes nuits,
 Elles veulent bien plus, tant elles marchent lentes :
 Que les fouette le jeu de ses verges brûlantes !
 Mais ce qu'il faut surtout à mes nuits, à mes jours,
 C'est la clarté du ciel, ou des flambeaux, toujours !...
 Car, si je demeurais un seul instant dans l'ombre,
 Il me semblerait voir, vers l'angle le plus sombre,
 Me montrant de son doigt une blessure au flanc,
 Un spectre se dresser dans son linceul sanglant !
 Tu vois que la raison pour moi serait folie ;
 Donc, mieux vaut être fou !... car, étant fou, j'oublie !

FASIO

Mais ne craignez-vous pas qu'il ne vienne un moment
 Où chacun se demande, et cela justement,
 En voyant Lelio mener si folle vie,
 D'où lui vient tant d'argent qu'au duc il fait envie ?
 Puis, une fois lancé sur ce chemin nouveau,
 Qu'on ne s'arrête enfin qu'à ce fatal caveau
 Où l'on retrouverait, montrant aussi sa plaie,
 Le corps de celui-là dont l'ombre vous effraie ?

LELIO

Fasio ! tu pourrais peut-être avoir raison,
 Si je n'allais plus vite encor que le soupçon.
 Parti du haut du mont où demeure la foule,

Oh ! je ne descends plus sur sa pente, j'y roule !
 Or, avant qu'elle ait pu de moi se rapprocher,
 Je me serai brisé contre quelque rocher.

FASIO

Comte, que dites-vous ?

LELIO

Je dis que cette vie
 Ne mérite qu'on l'aime et surtout qu'on l'envie,
 Qu'autant que le plaisir d'une prodigue main
 Couvrira de ses fleurs les ronces du chemin.
 Or, les fleurs du plaisir, c'est l'or qui les octroie :
 Plus d'or, plus de bonheur ! plus d'amour, plus de joie !
 Un désert où, tout nu, pour retarder sa fin,
 L'un lutte avec le froid, et l'autre avec la faim.
 Oh ! ce n'est pas ainsi, j'en jure sur mon âme,
 Poussé par la misère en quelque mare infâme,
 Après avoir vogué sous un soleil si beau,
 Qu'à moitié de son cours sombrera mon vaisseau ;
 Oui, quand, pour satisfaire à mon ardeur avide,
 De mon dernier ducat mon coffre sera vide,
 Mon voyage ici-bas sera clos et parfait.
 Un coffre vide ! eh bien, c'est un cercueil tout fait !

FASIO

Vous vous tuerez, comte ?

LELIO, tranquillement

Oui.

FASIO

Vous êtes en délire.

LELIO

C'est comme j'ai l'honneur, mon cher, de te le dire !
 D'avance, seulement, je ne décide rien,
 Et je balance encor sur le choix du moyen.
 Mais, le jour arrivé, j'aurai trois portes prêtes :
 L'Arno, fleuve au doux nom, chanté par les poètes,

Qui, lorsqu'on le choisit pour éteindre un flambeau,
 Offre tout à la fois la mort et le tombeau ;
 Nos poisons, autrefois renfermés dans Florence,
 Mais dont les Médicis ont enrichi la France,
 Et qui sont si parfaits, que, sans mal, sans effort,
 Celui qui les a pris meurt en croyant qu'il dort ;
 Enfin de ces poignards dont la trempe est si fine,
 Qu'on n'a qu'à les poser, je crois, sur sa poitrine,
 Puisqu'ils entrent tout seuls, et si profondément,
 Que la victime tombe et meurt en un moment.

FASIO

Comment pareille idée est-elle à vous venue ?

LELIO

Oh ! depuis bien longtemps, c'est chose convenue !
 Et je ne sais comment d'un nuage pareil
 J'ai pu, même un instant, obscurcir ton soleil !
 D'ailleurs, j'étais ici venu pour autre chose.
 Mon cher, c'est merveilleux, depuis qu'on te suppose
 Possesseur du secret, hélas ! trouvé par moi,
 Vrai ! c'est à qui fera connaissance avec toi !
 Et, pas plus tard qu'hier, une femme charmante,
 Que le même désir, il me paraît, tourmente,
 M'a dit : « Si je ne vais demain chez Fasio,
 Je me brouille avec vous, monseigneur Lelio. »
 J'ai rempli mon message : accepte ou bien refuse,
 Je ne te demande pas, mon cher, même une excuse !
 La dame étant l'objet d'un amour fort ancien,
 Auquel je ne tiens plus que par... ma foi, par rien.

FASIO

Point. Amenez ici, comte, qui bon vous semble ;
 En sommes-nous venus à nous gêner ensemble ?
 Vous savez, seulement, pour plus de liberté,
 Que le masque est la loi dont nul n'est excepté.
 Maintenant, amenez votre belle inconnue,

Et, quelle qu'elle soit, elle est la bienvenue.

(Paraissant, au fond, Aldini, Spada et Raffaello.)

LELIO

Je te laisse jouir de toute ta grandeur.

FASIO

Comment ?

LELIO, lui montrant les trois jeunes gens

Regarde. Un fat, un poète, un flatteur !

C'est une cour, mon cher, et cour des plus parfaites.

(Il sort.)

Scène III

Fasio, Aldini, Spada, Raffaello.

ALDINI

Salut à Fasio, le noble roi des fêtes !

Alchimiste puissant dont l'art fait aujourd'hui

De l'or ainsi que Dieu, mais qui, plus grand que lui,

Loin qu'au centre du monde, avare, il le dérobe,

Magnifique, l'étend sur la face du globe !

FASIO

Excusez l'embarras que me cause, seigneur,

Alors qu'il vient de vous, un tel excès d'honneur !

À l'humble orfèvre encor ces mots semblent étranges.

Je suis riche d'hier et peu fait aux louanges.

SPADA

Tu l'as dit, Fasio, voilà, riche d'hier ;

Eh bien, à ton habit cela se voit, mon cher.

Je ne suis point flatteur, moi qu'au contraire on flatte ;

Mais que diable fais-tu d'une robe écarlate ?

Voilà bientôt, mon cher, plus d'un siècle écoulé,

Que l'on n'en porte plus que pour être brûlé.

Tiens, veux-tu d'une mode élégante et nouvelle ?

Elle vient de Venise...

(Montrant son costume.)

En voici le modèle.

FASIO

Je ne me soustrais pas à votre royauté,
Sire ; mais j'espérais que Votre Majesté
Adoucirait ces lois qu'elle rend en tétrarque,
En songeant que ma robe est celle de Pétrarque.

SPADA

Pitoyable raison ! mon cher, en général,
Le poète a le tort de s'habiller fort mal.
Cela, j'en ai grand'peur, tient aux gens qu'il fréquente.

(Lui montrant Raffaello.)

Tiens, regarde plutôt, la preuve est éloquente !

FASIO

Vous m'êtes présenté d'une étrange façon,
Seigneur Raffaello ; n'importe ! ma maison
De vous avoir reçu se tient fort honorée.
Auriez-vous oublié votre lyre dorée ?
Ce serait un oubli douloureux, sur ma foi,
Pour tous, seigneur poète, et plus encor pour moi !

RAFFAELLO

Ô très-puissant seigneur, quelle lyre insensée
Pourrait, en son orgueil, concevoir la pensée
De chanter sur un ton digne de son objet
Un homme tel que vous ? Pour un pareil sujet,
Il faudrait, en naissant, avoir de quelque fée
Reçu l'âme du Dante et la lyre d'Orphée.

FASIO

Ah ! fi, Raffaello ! s'il est, hors de l'Éden,
Quelque coin virginal du terrestre jardin
Où ne doit pas pousser, parmi l'herbe fleurie,
Cette plante des cours qu'on nomme flatterie,
Poète, c'est, crois-moi, dans le cœur inspiré
Que de son saint amour la Muse a consacré.
Celui qui doit du beau faire sa seule règle
Aura-t-il donc de Dieu reçu des ailes d'aigle

Pour aller, de soi-même oubliant le respect,
 S'abattre, vil corbeau, sur un fumier infect ?
 À ton manteau de roi faire une telle tache,
 C'est vil, Raffaello ! Raffaello, c'est lâche !

RAFFAELLO

Ô merci, Fasio, de me parler ainsi ;
 Mais tu m'excuseras ! Oh ! pardon et merci !
 Car c'est l'orgueil des grands qui fait notre bassesse ;
 Ils veulent à leurs pieds nous voir courbés sans cesse,
 Parce qu'humiliant leurs regards orgueilleux,
 Quand nous nous relevons, notre front touche aux cieux.
 Oui, c'est la mort de l'art et de la poésie,
 Qu'il nous faille verser cette fade ambrosie
 Au riche qui toujours croit la payer trop cher,
 Et qui nourrit la Muse avec un pain amer !
 Mais pour l'âme que l'or n'a point encor flétrie,
 Mais pour le cœur qui bat au nom de la patrie,
 Mystérieux écho des vieilles libertés,
 Le poète a des chants plus nobles... Écoutez.

Quelle main vengeresse, ô superbe Italie,
 A fait choir le bandeau de ta tête avilie ?...

Où sont tes aigles d'or,

Que le soleil levant saluait sur l'Euphrate,
 Et qui, dans la Bretagne, au couchant écarlate,
 Étincelaient encor !

Reine des nations, quelle chute est la tienne !

Qui t'a faite pareille à l'esclave chrétienne,

Que des bourreaux armés

Ont liée au poteau dans un amphithéâtre,

Et qui pour elle voit autour d'elle combattre

Des lions affamés ?

Hélas ! hélas ! c'est toi qui t'es mise à toi-même

La couronne d'épine au lieu du diadème ;

Et de tes passions

C'est toi qui, sans pitié te forgeant une chaîne,
Te fis esclave, et vins à ton poteau de chêne
T'exposer aux lions !

Ô vous à qui la gloire au front mit une étoile,
Vous dont la main fait vivre et le marbre et la toile,
Hommes élus du ciel,
Priez votre Jésus, sublime Michel-Ange,
Et vous votre Marie, ô beau peintre au nom d'ange,
Ô divin Raphaël !

Et vous, poètes saints à l'âme ardente et rare,
Exilé de Florence et captif de Ferrare ;
Ô Dante ! ô Tasse ! ô vous
Que votre âge a proscrits et que notre âme honore,
L'un avec Béatrix, l'autre avec Léonore,
Priez à deux genoux.

Priez incessamment, priez pour l'Italie,
Qu'ont ses propres enfants, vivante, ensevelie.
Priez, cœurs pleins de foi !
Afin qu'au jour caché, que l'avenir prépare,
Vienne la liberté, comme Christ à Lazare,
Lui dire : « Lève-toi ! »

(On commence à entrer.)

FASIO

Dieu bénisse cette heure et la fasse prochaine !
Tenez, Raffaello, conservez cette chaîne,
Si bas qu'en soit le prix, en mémoire de nous.
Et maintenant on vient ; messeigneurs, masquez-vous.

Scène IV

Les mêmes, Francesca.

FRANCESCA, à Fasio

Fasio, que dit-on ? que, par vous invitée,
La Maddalena doit... elle s'en est vantée,
Venir ici ce soir ?

FASIO, à part
Ah ! serait-ce elle... ?

FRANCESCA

Eh bien ?

FASIO, à part

Qu'amène Lelio ?

FRANCESCA

Vous ne répondez rien ?

FASIO

Mais comment voulez-vous, dites, que je réponde ?
Ces salons, ces jardins se remplissent de monde ;
Sans être convié, quelqu'un ne peut-il pas
Passer inaperçu ?

FRANCESCA

Certes ; mais, dans ce cas,
Il faut, dès que l'on sait qu'au milieu d'une fête,
Une pareille insulte à la pudeur est faite,
Découvrir le coupable et...

FASIO

Francesca, je crois
Que ce serait par trop de fatigue pour toi,
Si, prise tout à coup d'un caprice fantasque,
Il te fallait chercher un nom sous chaque masque.
Laisse donc, Francesca, crois-moi, cela vaut mieux,
Cette nuit de plaisir suivre son cours joyeux,
Sans plus t'inquiéter si, parmi cette foule,
Fleuve capricieux qui sous nos yeux s'écoule,
Battu des passions, il est un flot obscur
Qui du ciel a cessé de réfléchir l'azur.

FRANCESCA, à part

Elle est ici !

FASIO

Messieurs, excusez, je vous prie.

LE PODESTAT, entrant

Bonjour, maître !

FASIO

Salut à Votre Seigneurie.

Le lui reprocherai de venir un peu tard.

LE PODESTAT

C'est vrai, Ma Seigneurie est d'une heure en retard.

FASIO

C'est ce dont je me plains.

LE PODESTAT

Ah ! je n'ai pu mieux faire.

Le duc m'a retenu pour une sottie affaire.

Il paraît qu'à propos de ce vieux Grimaldi,

On s'inquiète...

FASIO

Vrai ?... Serait-ce trop hardi

Que de vous demander d'où vient l'inquiétude.

LE PODESTAT

Voilà... Depuis longtemps, il avait l'habitude

D'aller tous les matins chez un de ses amis.

FASIO

Je ne lui connaissais, moi, que des ennemis.

LE PODESTAT

Eh bien, voilà huit jours que notre vieil avare

Chez l'autre n'a paru.

FASIO

Tiens ! la chose est bizarre !

LE PODESTAT

Si bien que tu comprends, cher ami, que le duc,

Sachant que le bonhomme était vieux et caduc,

A peur qu'en sa maison, qu'il habitait sans suite,

Il ne soit dans un coin mort d'une mort subite !...

Voilà le seul motif de mon retard, d'honneur.

Eh bien, suis-je excusé ?...

FASIO

Vous l'êtes, monseigneur.

(Lelio et la Maddalena entrent masqués.)

LE PODESTAT

Mais sais-tu que vraiment cette fête est divine ?

(Regardant Lelio et la Maddalena.)

Quel est ce Raphaël avec sa Fornarine ?

FASIO

Je n'en sais rien.

LE PODESTAT

Vraiment ?

FASIO

Non.

LE PODESTAT

Est-ce Aurelio,

Le conseiller du duc ?... Eh ! mais c'est Lelio.

LELIO, au podestat, en lui tendant la main

Pardieu ! vous me tirez d'un embarras extrême !

Qui diable irait chercher un magistrat suprême

Sous l'habit d'un sorcier, lorsque c'est son état

De les brûler ?

LA MADDALENA

Salut, monsieur le podestat !

FASIO

Dieu ! cette voix !...

LE PODESTAT

Salut, ma belle Transtévère...

(Essayant de soulever le masque.)

Peut-on... ?

LA MADDALENA, lui frappant les doigts de son éventail

On ne peut pas.

LE PODESTAT

Ah ! nous sommes sévère.

LA MADDALENA

Très-sévère.

LE PODESTAT, saluant et se retirant

En ce cas, madame...

LA MADDALENA, après avoir salué

Lelio,

Est-ce là, dites-moi, le seigneur Fasio ?

FASIO

Lui-même.

LA MADDALENA, à Fasio

De vous voir je suis vraiment charmée.

Je vous connais, seigneur par votre renommée ;

Mais ce n'est plus assez, maintenant qu'il n'est bruit

Que de votre art magique et de ce qu'il produit...

Ainsi donc, vous saurez, seigneur, que je m'attache

Pour toute la soirée à vous.

LELIO

Point ; je me fâche.

Que lui voulez-vous donc demander de si près ?

LA MADDALENA

Comment on fait de l'or, pour vous le dire après.

LELIO, abandonnant son bras

En faveur du motif, la chose est accordée.

(Fasio prend le bras de la Maddalena ;

Lelio lui dit à demi-voix.)

D'un caprice pour vous je la crois possédée.

En ce cas, monseigneur, remerciez le sort...

Et ne vous gênez pas pour moi... Vous auriez tort.

LE PODESTAT, qui est resté au fond, appuyé

contre une colonne, arrêtant Lelio au passage.

Où courez-vous ainsi ?

LELIO

Je cours à quelque table

Où je puisse, mon cher, jouer un jeu du diable !

Venez-vous avec moi ?

LE PODESTAT

Non pas, je reste ici ;

Je joue un autre jeu.

LELIO

Bonne chance !

LE PODESTAT

Merci.

(Francesca paraît à la porte à droite du spectateur, et, voyant une femme au bras de son mari, s'arrête.)

LA MADDALENA

Croiriez-vous que j'espère, en mon orgueil étrange,
Que vous savez mon nom ?

FASIO

Je sais tous les noms d'ange !...

Ah ! vous croyez pouvoir naître ainsi dans le ciel,
Avoir été là-haut Zéphon ou Gabriel ;
Puis, afin d'accomplir je ne sais quel mystère,
Changeant ce nom divin contre un nom de la terre,
Un jour, nous apparaître ici-bas, espérant
De rester inconnue en vous transfigurant ?
C'est par trop oublier que nous avons une âme
Qui vient du même ciel d'où vous venez, madame.
Quant à moi, je n'ai pas un instant hésité
À reconnaître en vous votre divinité.
Donc, je tombe à vos pieds, malgré vos airs modestes,
Et je baise le bout de vos ailes célestes.

LA MADDALENA

Le ciel vous a doué d'un sens par trop subtil
Pour qu'on vous cache rien.

FRANCESCA, à part

À qui donc parle-t-il ?

FASIO

Voulez-vous faire un tour en cette galerie ?

LA MADDALENA

Mais avec grand plaisir... Menez, moi, je vous prie.
(Ils sortent par la porte à gauche du spectateur.)

FRANCESCA

Mais non, c'est impossible !... et je me trompe...

LE PODESTAT, s'avançant et se démasquant

Non.

Vous ne vous trompez pas.

FRANCESCA

Ici, dans ma maison ?

LE PODESTAT

Ici même !

FRANCESCA

Au mépris des droits de la famille,
Ici ! près du berceau dans lequel dort ma fille !
Ils n'auraient point osé me faire cet affront !

LE PODESTAT

En doutez-vous encor ? Regardez à son front !

(Fasio et la Maddalena reparaissent dans
la galerie du fond, allant de gauche à droite.)

FRANCESCA

À son front ? Vous voulez dire ce diadème,
N'est-ce pas ?

LE PODESTAT

Les voici, venez !

FRANCESCA

C'est elle-même !

Je l'avais reconnue, allez, du premier coup.

(La Maddalena et Fasio entrent en scène
par la porte du fond ; le podestat et Francesca
se tiennent dans l'angle à gauche.)

LA MADDALENA

Cela fait son éloge, et le vôtre surtout !

Un tel amour doit rendre une ville orgueilleuse.
Florence est la cité sainte et miraculeuse.

FASIO

Vous ne connaissez point, madame, Francesca :
C'est un cœur virginal à qui rien ne manqua
Pour vivre saintement dans une humble fortune,
Mais que le monde effraie et le luxe importune.

LA MADDALENA

Oh ! je ne vous dis pas le contraire, vraiment :
 Vous êtes, monseigneur, bon juge en diamant.
 Assez donc sur ce point, et parlons d'autre chose.
 Vous avez connaissance, au moins je le suppose,
 Du décret qu'a rendu le grand-duc ces jours-ci ?

FASIO

Non.

LA MADDALENA

Vraiment ?

FASIO

Sur l'honneur, quel est-il ?

LA MADDALENA

Le voici :

Par nous défense est faite à tout amant fidèle
 D'employer dans ses vers le mot de *tourterelle*.
 Un homme en sa constance ayant vaincu l'oiseau,
 Au lieu de *tourterelle*, on dira *Fasio*.

FASIO

C'est la première fois que, pour ma pénitence,
 J'entends par une femme accuser la constance.

LA MADDALENA

Ne dites pas cela : je ne l'accuse point,
 Et vous veux, monseigneur, détromper sur ce point.
 Lorsqu'un homme possède un trésor aussi rare,
 Il n'est point étonnant que, pareil à l'avare,
 Nuit et jour, ardemment il le couve des yeux,
 Et ne voie après lui rien de plus précieux.
 Seulement, monseigneur, je regrette en mon âme,
 Regrets bien naturels dans le cœur d'une femme
 En voyant tant d'amour, que ne m'ait pas encor
 Un avare pareil prise pour son trésor.

FASIO

Eh bien, vous me quittez ?

LA MADDALENA

Oui, cet amour extrême
 Me touche et me fait faire un retour sur moi-même ;
 Vous ne me verrez plus.

FASIO

Ne plus vous voir, grand Dieu !

LA MADDALENA

Oui, c'en est fait, je veux au monde dire adieu.

FASIO

Et quel est le couvent où vos fautes divines
 Vont chercher leur pardon ?

LA MADDALENA

Celui des Ursulines.

FASIO

Vous allez prononcer d'indissolubles vœux ?
 Vous allez aux ciseaux livrer ces beaux cheveux
 Dont un seul eût suffi, telle est notre faiblesse,
 Pour nous conduire tous à votre suite en laisse ?
 Oh ! vous n'en ferez rien, car on aura surpris
 Votre religion.

LA MADDALENA

Non, c'est un parti pris.

FASIO

Et quel chagrin subit, quelle douleur profonde
 A donc jeté son crêpe entre vous et le monde ?
 Sans indiscretion, pourrait-on le savoir ?

LA MADDALENA

Hélas ! c'est, monseigneur, un amour sans espoir.

FASIO

Comment ?

LA MADDALENA

Par un valet voulez-vous faire dire
 Au comte Lelio que, pour me reconduire,
 Je l'attends ?

FASIO

Quoi ! déjà ?

LA MADDALENA

Faites.

FASIO

J'obéis.

LA MADDALENA

Bien.

FASIO, revenant à elle

Ce projet me confond, et je n'y comprends rien.
Un amour sans espoir, dites-vous ? Sur mon âme,
De ma crédulité vous vous raillez, madame.

LA MADDALENA

Non, c'est la vérité : je n'ai plus de salut
Que dans un cloître saint ! Vous savez ce que lut,
Aux portes de l'enfer, l'exilé de Florence :
« Vous qui passez le seuil, laissez-y l'espérance. »
Eh bien, cette légende, elle veut dire, hélas !
Que l'enfer est partout où l'espoir n'entre pas.
Or, n'ayant plus d'espoir, l'enfer est dans mon âme,
Et je vais prier Dieu d'en éteindre la flamme.

FASIO

Et qui vous fit venir au cœur ce doute amer,
Que l'on pourrait vous voir et ne pas vous aimer ?
Oh ! vous, madame, vous, si charmante et si belle...
Vous, dans le monde entier, trouver un cœur rebelle ?
Vous, vivante statue au suave contour,
Pour qui tout jusqu'au marbre a des regards d'amour,
Vous dédaigne ?... Oh ! non, impossible ! un Dieu même
Mettrait à vos genoux sa puissance suprême,
S'il croyait vous fléchir par un tel abandon.
Oh ! demeurez sans maque.

LA MADDALENA

Où, vous avez raison ;

Il cacherait trop tard la rougeur de ma joue.

LE VALET

Le comte Lelio fait répondre qu'il joue.

FASIO, joyeux

Ah !

LA MADDALENA

Vous voyez pour moi jusqu'où va le dédain !
 Qu'il vienne seulement pour me donner la main
 Jusques à ma litière ; il sait, m'ayant conduite,
 Que je suis dans ce bal sans valets et sans suite.

FASIO

De tout concilier je vous offre un moyen.
 Prenez mon bras, madame...

LA MADDALENA

Allons, il le faut bien.

(Ils sortent par la porte à droite du spectateur.)

LE PODESTAT, à Francesca

Mais, vraiment, tout ceci n'est que galanterie !

FRANCESCA

Allez me le chercher, monseigneur, je vous prie.

LE PODESTAT

J'y vais !

FRANCESCA

J'attends ici.

(Le podestat sort.)

Pardon, mon Dieu ! pardon !

Si, plaignant parfois d'un frivole abandon,
 Comme pour un malheur, dans nos jours de misère,
 Je vous ai quelquefois adressé ma prière :
 Je croyais pour si peu que l'on pouvait mourir ;
 Car je ne savais pas ce qu'on nomme souffrir,
 Cette douleur par moi jusqu'alors incomprise,
 Depuis une heure, hélas ! vous me l'avez apprise,
 Et ce qu'on peut souffrir d'un réel abandon,
 Je le sais maintenant. Pardon, mon Dieu ! pardon !

Scène V

Francesca, Fasio, le podestat, qui reste au fond.

FASIO

Me voici, Francesca ; qu'avez-vous à me dire ?

FRANCESCA

C'est vous enfin !

FASIO

C'est moi ; je m'empresse à souscrire
Au désir que tu m'as fait transmettre.

FRANCESCA

C'est bien !

FASIO

Qu'as-tu donc, Francesca ? Tu trembles !

FRANCESCA

Je n'ai rien !

FRASIO

Si tu n'as rien, comment alors es-tu si pâle ?

FRANCESCA

Vous aviez tout à l'heure, au bras, dans cette salle,
Une femme masquée ?

FASIO

Oui.

FRANCESCA

Savez-vous son nom ?

FASIO

Non, je ne le sais pas.

FRANCESCA

Non ?

FASIO

Je vous dis que non !

FRANCESCA

Eh bien, je le sais, moi ; voulez-vous le connaître ?

FASIO

Alors, excepté vous, nul ne le sait, peut-être.

FRANCESCA

Vous mentez, Fasio ; cette Fornarina,
 Vous le savez bien, vous ! c'est la Maddalena.

FASIO

Eh bien, après ?

FRANCESCA

Après ?

FASIO

Oui, quand ce serait elle ?

FRANCESCA

Fasio ! vous savez quelle crainte mortelle,
 Dès l'heure où je la vis, cette femme toujours
 Comme un voile de deuil jeta sur nos amours.
 Vous savez qu'elle était, me poursuivant sans trêves,
 Un démon à mes jours, un fantôme à mes rêves !
 Vous savez que son nom devant moi prononcé
 Allait frapper mon cœur, ainsi qu'un fer glacé,
 Et vous savez encor que, si sur quelque place
 Le hasard nous poussait toutes deux face à face,
 Je reculais soudain plus pâle que celui
 Qui voit sortir de terre un spectre devant lui :
 Vous saviez tout cela ; car ma voix et mes larmes
 Vous ont redit cent fois mes jalouses alarmes,
 Et pourtant sans pitié, Fasio, c'est bien mal,
 Vous avez invité cette femme à ce bal !

FASIO

Vous vous trompez.

FRANCESCA

Comment ?

FASIO

Cette femme est venue

Conduite par quelqu'un. Je ne l'ai reconnue
 Que trop tard.

FRANCESCA

Ah ! tant mieux ! Puisqu'il en est ainsi,

Vous ne souffrirez pas qu'elle demeure ici,
 Et vous la chasserez, comme un courtisane
 Qui souille un temple saint de son aspect profane ;
 Car le toit d'une épouse est un temple écarté
 Où, debout sur le seuil, veille la Chasteté !

FASIO

Chasser quelqu'un qui vient chez moi ? Sur ma parole,
 Ou vous n'y songez pas, ou vous devenez folle.

FRANCESCA

Hélas ! vous l'avez dit ! Oui, Fasio, je crois
 Que je deviens vraiment folle, pour cette fois ;
 Car mon front est brûlant, mon sang bout, et ma lèvre
 Tremble, en vous le disant, d'une effroyable fièvre !
 Oui, plutôt que vous voir entre ses bras maudits,
 J'aime mieux vous voir mort, oui, mort ! je vous le dis.
 Je suis, songez-y bien, de ces Italiennes,
 Constantes en amours, mais terribles en haines,
 Que le ciel fit sans doute en un jour de courroux ;
 Car, pour vaincre l'ardeur de nos transports jaloux,
 Il ne nous donna point la patience sainte,
 Et notre miel d'amour tourne vite en absinthe.
 Hâte-toi donc, crois-moi, de souscrire à mes vœux,
 En chassant cette femme ! Entends-tu ? je le veux !

FASIO

Tu le veux !... Et c'est toi qui parles de la sorte ?
 La douce Francesca veut !... Très-bien, je supporte
 Ces mots en souvenir de nos jours d'autrefois...
 Mais qu'ils aient été dits pour la dernière fois !
 Et puis j'ajouterai que vous y preniez garde,
 Que je me lasse enfin d'être sous votre garde,
 Que je suis homme et libre, et maître dans ce lieu !

FRANCESCA

Et moi, je répondrai que j'avais, devant Dieu,
 Reçu de votre foi cet anneau pour otage ;

Que vous avez juré de m'aimer sans partage,
 Aux pieds des saints autels, et qu'à votre serment
 Vous mentez aujourd'hui, monseigneur, lâchement !
 Donc, puisque le parjure est chose si légère,
 Choisissez de la femme ou bien de l'étrangère.
 Je le sais, monseigneur, le choix est hasardeux ;
 Mais nous ne pouvons pas rester toutes les deux !

FASIO

Assez, madame, assez... Voyez ! on nous écoute...
 Demain, il sera temps...

FRANCESCA

Demain !

FASIO

Eh ! oui, sans doute !

Tout ce que vous voudrez demain.

FRANCESCA

Non, c'est ce soir.

Fasio, regardez mes pleurs, mon désespoir !
 Fasio ! ce n'est point une folle querelle
 Que je viens vous chercher ! non, l'heure est solennelle ;
 Car c'est l'heure qui doit briser ou réunir,
 Et d'un même passé faire un double avenir.
 Fasio, si chez vous cette femme demeure
 Un seul instant de plus, Fasio, que je meure,
 Si de votre maison ce n'est pas moi qui sors.
 Quand je n'y serai plus, eh bien, eh bien, alors,
 Vous pourrez recevoir ici qui bon vous semble !
 Mais cette femme et moi... jamais... jamais ensemble !

FASIO

Vous êtes la maîtresse... Ainsi donc, agissez
 Librement.

FRANCESCA

Songez donc...

FASIO, sortant

Assez, madame, assez !

FRANCESCA, après une pause

Prends garde, Fasio, qu'au feu de sa colère

Dieu ne brûle le toit qui couvre l'adultère.

(Elle s'éloigne.)

LE PODESTAT

Que vois-je ! Francesca quittant seule ce lieu ?

FRANCESCA, du haut du perron

Fasio, Fasio ! tu m'as chassée... Adieu !...

ACTE QUATRIÈME

Le laboratoire de Fasio ; à peu près le même caveau que celui qu'on a vu au deuxième acte, plus une cheminée, des instruments d'alchimie. Une fenêtre grillée par laquelle pénètre un rayon de lune. Au deuxième plan, à gauche, un grand escalier venant du magasin. Au premier plan, à droite, la porte conduisant au caveau de Grimaldi et gardant toutes les traces de l'explosion.

Scène première

Francesca, seule, descendant l'escalier,
tenant à la main une torche.

Tout est dit, j'ai manqué de forces pour l'épreuve...
Et, mon mari vivant, voilà que je suis veuve !
Voilà que, comme s'il était dans le cercueil
Son amour expiré va m'habiller de deuil !
Quand de cette maison la porte s'est rouverte,
Mon ancienne existence à mes yeux s'est offerte,
Comme un fantôme aimé, pâle, mais toujours beau,
À qui Dieu permettrait de sortir du tombeau.
En approchant du seuil, je me suis inclinée,
Car c'est là qu'il m'aima pendant toute une année ;
Puis, seule, j'ai revu le logis déserté,
L'horloge marquant l'heure où nous l'avons quitté,
Le volet entr'ouvert et battu par les brises,
Le lit enveloppé de ses courtines grises ;
Et j'ai, de ma douleur consolée à demi,
Reconnu chaque objet pour un ancien ami.
Puis j'ai voulu revoir tout ce qui m'a perdue ;
Dans ce caveau fatal me voilà descendue.
Je vous y trouve encor, ô noirs creusets de fer,
Instruments tentateurs inventés par l'enfer,
Nourrissant son esprit d'une folle espérance ;
C'est vous qui m'avez fait ma première souffrance,
Et pourtant jusqu'ici mon cœur vous a cherchés :

Vous m'êtes presque chers, sa main vous a touchés !
 Oui, voilà les fourneaux éteints auprès de l'âtre,
 La fenêtre par où de son rayon bleuâtre,
 Tandis que j'espérais un avenir meilleur,
 La lune visitait le nocturne veilleur.
 Hélas ! cet avenir que je crus tutélaire,
 Il est venu, mon Dieu, conduit par ta colère ;
 Et le même rayon me voit au désespoir,
 Assise au même siège où lui venait s'asseoir...
 Tandis que, seule ici, je l'appelle et je pleure,
 Ah ! que fait-il là-bas dans sa riche demeure ?
 Sans doute, à cette femme il a déjà vingt fois
 Comme il me le disait, avec sa douce voix,
 Redit qu'elle est son bien et son bonheur suprême ;
 Qu'il ne m'aimait pas, moi ; que c'est elle qu'il aime !
 Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je fait pour tant souffrir ? Mais
[non...

Peut-être qu'au contraire il prononce mon nom...
 Qu'il s'aperçoit déjà que je manque à sa vie ;
 Qu'en me voyant sortir, de loin il m'a suivie !
 Et qu'il vient...

(S'arrêtant et écoutant avec inquiétude.)

Pardonnez, mon Dieu, j'entends des pas,
 On s'approche...

(Un homme, enveloppé d'un manteau,
paraît au haut de l'escalier.)

Quelqu'un ! je ne me trompais pas.
 Un homme ! Fasio ! mon Fasio ! mon âme !

Scène II

Francesca, le podestat

LE PODESTAT, laissant tomber son manteau
 Ce n'est point Fasio ; vous vous trompez, madame !

FRANCESCA

Oh ! qui donc êtes-vous ?

LE PODESTAT

Un homme dont les yeux

Connaissent ce que vaut le trésor précieux

Que Fasio dédaigne en son indifférence.

(Il descend l'escalier.)

Je suis, après le duc, le premier de Florence.

FRANCESCA

Le podestat ! Seigneur, que voulez-vous de moi ?

Oh ! ne m'approchez pas...

LE PODESTAT

D'où vous vient cet effroi ?

Et comment à ce point craignez-vous la venue

D'un amant jusqu'ici si plein de retenue ?

FRANCESCA

Pourquoi m'avoir suivi, et pourquoi dans la nuit

Venez-vous ?... Pas un pas, ou j'appelle !

LE PODESTAT

Ah ! du bruit !

Madame, pardonnez, je venais pour vous dire

Que la Maddalena...

(Il fait un pas pour se retirer.)

FRANCESCA, faisant un pas en avant

Parlez !

LE PODESTAT

Je me retire,

Dès lors que mon aspect vous fait si grand peur.

FRANCESCA

Je n'ai plus peur de rien... Vous disiez, monseigneur,

Que la Maddalena... ? Parlez donc ! que fait-elle ?

LE PODESTAT

C'est trop au sérieux prendre une bagatelle.

FRANCESCA

De grâce, monseigneur...

LE PODESTAT

Parce que Fasio,
Remplaçant pour ce soir le comte Lelio,
A reconduit chez elle une femme sans suite...

FRANCESCA

Ah ! vous n'avez pas dit qu'il l'avait reconduite ?

LE PODESTAT

Je l'ai dit ; car c'est vrai.

FRANCESCA

Quoi ! chez elle ?

LE PODESTAT

Oui, vraiment !

FRANCESCA

Vous vous êtes, seigneur, trompé certainement ;
Sans doute qu'il l'aura menée à sa litière :
Voilà tout !

LE PODESTAT

Non, madame, il a fait route entière.

FRANCESCA

Je n'en crois pas un mot.

LE PODESTAT

Le fait est avéré ;

D'ailleurs, ce n'est point tout : chez elle il est entré.

FRANCESCA

Cette fois, monseigneur, l'imposture est trop forte.

LE PODESTAT

J'ai vu pour eux s'ouvrir et se fermer la porte.

Est-ce clair maintenant ?

FRANCESCA

Monseigneur ! monseigneur !

Vous raillez, n'est-ce pas ?

LE PODESTAT

Je l'ai vu, sur l'honneur !

FRANCESCA

Oh ! Fasio ! toi, toi, pour une telle femme,

Trahir ta Francesca ! Fasio, c'est infâme !
 Si c'était pour quelqu'un qui pût t'aimer, hélas !
 Mais elle ! monseigneur, elle ne l'aime pas.
 Comme tout cœur vénal et toute âme commune,
 Ce qu'elle aime de lui, c'est sa seule fortune.
 Mais que, cette fortune, il la perde aujourd'hui,
 Cette femme demain passera près de lui
 Sans que son œil glacé se détourne ou s'abaisse
 Sur l'amant qu'en ses bras à cette heure elle presse.

LE PODESTAT

Oh ! je ne doute pas un instant de ceci.

FRANCESCA

N'est-ce pas, monseigneur, vous le croyez aussi,
 Qu'en perdant sa fortune un instant possédée,
 Mon Fasio vers moi reviendrait ?...

(Portant ses deux mains à son front.)

Quelle idée !

LE PODESTAT

Qu'avez-vous ?

FRANCESCA

Ô mon Dieu ! je ne sais si l'éclair

Luit descendant du ciel ou montant de l'enfer !
 N'importe, je suivrai cette lumière fauve,
 Mon Dieu ! qu'elle me perde ou bien qu'elle me sauve !

LE PODESTAT

Parlez donc.

FRANCESCA

Est-il vrai, monsieur le podestat,
 Que tout trésor sans maître appartienne à l'État ?

LE PODESTAT

Sans doute...

FRANCESCA

Écoutez-moi...

LE PODESTAT

Vous pâlissez.

FRANCESCA

N'importe !

Écoutez-moi toujours.

(Il veut avancer un siège.)

Oh ! non, non !... je suis forte.

On croit que Fasio, n'est-ce pas, fait de l'or ?...

Il a d'un exilé retrouvé le trésor,

Un trésor oublié... sans maître, sans maîtresse ;

Et c'est de ce trésor que lui vient sa richesse.

Eh bien, vous comprenez... ce trésor qu'il retient,

Puisqu'il était sans maître, à l'État appartient.

LE PODESTAT

Avec-vous une preuve ?

FRANCESCA

Une preuve ?

LE PODESTAT

Sans doute !

FRANCESCA, arrachant la torche
du pilier où elle l'avait fixée

Prenez cette lumière...

(Ouvrant la porte du caveau.)

Entrez sous cette voûte ;

Et vous trouverez tout, tout dans le même lieu,

Des meubles, des tableaux, une trappe au milieu...

La trappe où, renfermé, dormait cet or infâme,

Et dont il est sorti, pour perdre un jour mon âme.

Allez ! examinez chaque chose de près ;

Et nous verrons s'il faut d'autres preuves après !

(Le podestat entre dans le caveau.)

Mon Dieu ! pardonnez-moi, j'ai fait peut-être un crime,

Mais, tombée où je suis, presque au bas de l'abîme,

Hélas ! au plus profond, afin de ne pas choir,

Je me suis retenue à mon dernier espoir.

Pauvre, il était à moi... Meure donc sa richesse,

Qui seule lui donna palais, amis, maîtresse !...

Et vers l'humble maison quand, pauvre, il reviendra,
 À genoux sur le seuil, il me retrouvera.

LE PODESTAT, rentrant pâle et très-agité

Madame !

FRANCESCA

Eh bien, la preuve était-elle certaine ?

LE PODESTAT

Si certain, qu'il faut qu'à l'instant on l'amène !

FRANCESCA

L'amener à l'instant ?... Monseigneur, en ce cas,
 Près d'elle, cette nuit, il ne restera pas.

Oh ! courez, monseigneur, sans perdre une seconde !

Courez !

LE PODESTAT

Mais où trouver quelqu'un qui me seconde ?

Il me faut des soldats !

FRANCESCA, étendant la main

Entendez-vous ce bruit ?

LE PODESTAT

Quel est-il ?

FRANCESCA

C'est celui de la garde de nuit !

Oh ! courez, monseigneur ! c'est Dieu qui vous l'envoie.

(Le podestat monte l'escalier.)

Et puis, en l'arrêtant, accordez-moi la joie

Qu'à cette courtisane ils disent, vos soldats,

Que c'est moi qui lui prends son amant dans ses bras...

M'entendez-vous ?...

(Le podestat disparaît.)

Le ciel pour une même épreuve

Nous gardait : comme moi, maintenant elle est veuve.

Sans doute, ils sont partis, et vont, en se hâtant,

À ce palais maudit être dans un instant,

Et, le ciel soit béni, les surprendre avant même

Qu'il ait eu le loisir de lui dire qu'il l'aime !...

Oh ! ce sera pour eux un moment singulier,
 Alors qu'ils entendront des pas dans l'escalier,
 Qu'ils se retourneront et qu'ils verront la porte
 S'ouvrir, donnant passage à l'étrange cohorte !...
 Que ne suis-je présente à leur dernier adieu !
 Comme j'en rirais !... ah !

(Elle commence un éclat de rire qu'elle achève en sanglotant.)

Que je souffre, mon Dieu !

(Elle jette ses bras autour de la colonne ; pendant ce moment
 de silence, le podestat redescend ; Francesca l'aperçoit et dit.)

Est-ce fini ?

LE PODESTAT, très-gravement

Non ! mais, tandis que la justice
 À l'égard du coupable accomplit son office,
 Je viens vous dire, à vous, qu'il vaudra mieux, je crois,
 Que vous quittiez ce lieu que d'y rester.

FRANCESCA

Pourquoi ?

LE PODESTAT

C'est qu'il va se passer, du moins, je le suppose,
 Ici, dans un instant, madame, quelque chose
 Que vous étiez bien loin de croire, assurément,
 Quand vous m'avez parlé de ce trésor...

FRANCESCA

Comment ?

Qu'est-ce donc ?

LE PODESTAT

Je ne puis, madame, vous le dire ;
 Mais peut-être allez-vous bien tristement maudire
 L'heure où vous avez cru que Dieu, comme un secours,
 Vous offrait le moyen où vous eûtes recours.

FRANCESCA

Mais qu'arrive-t-il donc, par pitié ?

LE PODESTAT

Sur mon âme,

Je vous l'ai déjà dit, vous ferez mieux, madame,
De fuir cette maison, que d'attendre pour voir
Ce qui va s'accomplir... Mais c'était mon devoir !

FRANCESCA

Oh ! vous m'épouvantez ! Pour ce trésor funeste,
Court-il quelque danger ?

LE PODESTAT

Partez ! partez !

FRANCESCA

Je reste !

Lorsque j'ai fait le mal, je fuirais lâchement ?
Oh ! non pas !... il me faut ma part du châtement.

LE PODESTAT

J'aurais voulu vous voir pour vous moins inhumaine.

(On entend du bruit au haut de l'escalier.)

FRANCESCA

Grand Dieu !... quel est ce bruit ?

LE PODESTAT

C'est lui que l'on amène ;

Baissez donc votre voile. Et, puisque vous restez,

Cachez-vous du moins...

FRANCESCA, baissant son voile

Mais qu'a-t-il fait ?

LE PODESTAT

Écoutez !...

Scène III

Les mêmes, Fasio, amené par des soldats.

Fasio descend l'escalier du laboratoire, puis, avec le plus grand calme, regarde autour de lui, et voit le podestat, ainsi que Francesca, debout contre la colonne et voilée.

FASIO

Ah ! c'est vous, monseigneur ! j'avais peine à le croire.

Et comment suis-je ici conduit par vos valets,

Lorsque je vous croyais encor dans mon palais ?

LE PODESTAT

Je vous ai, Fasio, parlé dans la soirée
 Du seigneur Grimaldi... Vous avez une entrée
 Qui, percée autrefois, j'ignore en quel dessein,
 Donne de ce caveau dans le caveau voisin ;
 Or, le caveau voisin, circonstance bizarre,
 Est justement celui de notre vieil avare !...
 Maintenant, il me semble étrange, en vérité,
 Qu'étant ce caveau-ci par vous très-fréquenté,
 Si fréquenté, la chose à Florence est notoire,
 Que vous en aviez fait votre laboratoire ;
 Il est étrange donc, disais-je, dans ce cas,
 Giraldi Fasio, que vous ne sachiez pas,
 Ayant chez Grimaldi cette porte secrète,
 Ce qu'il est devenu... Maintenant, je m'arrête...
 Répondez...

FASIO

Monseigneur, j'ai longtemps ignoré
 Ce passage, qu'un jour le hasard m'a montré :
 Ce fut un accident dont la trace est visible,
 Qui soudain, de caché, le rendit ostensible.
 Et la chose arriva la veille seulement
 Du jour où j'ai quitté cet humble logement
 Pour acheter d'un or, alchimique conquête,
 Le palais où, ce soir, je donnais une fête.
 Vous voyez, monseigneur, qu'il n'est pas étonnant
 Qu'ainsi que je l'ai dit, j'ignore maintenant,
 N'habitant plus ce lieu, mais la place du Dôme,
 Ce qu'après mon départ est devenu cet homme !

LE PODESTAT

Ainsi vous l'ignorez ?

FASIO

Tout à fait, monseigneur.

LE PODESTAT

Eh bien, alors, c'est moi qui vais avoir l'honneur
 De vous faire connaître une étrange nouvelle :
 Frappé dans sa maison d'une atteinte mortelle,
 Grimaldi, que l'on cherche et cherche vainement,
 Est, à deux pas d'ici, mort misérablement ;
 Et ce que je vous dis, c'est la vérité pure,
 Car le cadavre est là, resté sans sépulture
 Près de la caisse vide ! et vous le savez bien ;
 Car l'assassin, c'est vous !... et votre or, c'est le sien !

FRANCESCA, qui s'est levée lentement
 pendant ce qui vient d'être dit

Mon Dieu !... que dit-il là ?

FASIO

Pardonnez si la honte
 D'une accusation si fatale et si prompte
 Est cause que je reste un instant interdit,
 Avant de repousser ce que vous avez dit...
 Mais le soupçon que j'ai commis ce crime infâme
 N'a pas pris, monseigneur, naissance dans votre âme ;
 Et d'un lâche ennemi, d'avance méprisé,
 La vengeance m'aura devant vous accusé.
 Eh bien, moi, monseigneur, à mon tour je demande,
 Et c'est mon droit, ainsi la faveur n'est pas grande,
 À cet accusateur d'être ici confronté ;
 Et, plus encor que vil, s'il n'est pas effronté,
 Je m'engage, c'est prendre une facile tâche,
 À lui faire à genoux crier qu'il est un lâche !...
 Et que, lorsqu'il a dit ce rapport infamant,
 Sa bouche, monseigneur, mentait impudemment.
 Que l'on me donne donc moyen de le confondre.
 Je n'ai pas, monseigneur, autre chose à répondre.

LE PODESTAT

Regarde autour de toi, Fasio ; suis-je seul ?

FASIO, regardant autour de lui, et apercevant Francesca debout et toujours couverte de son voile
 Est-ce un spectre vengeur debout dans son linceul ?
 N'importe !... ce n'est pas contre moi qu'il se lève.
 (Il va à Francesca et lui arrache son voile.)
 Francesca !

(Reculant.)

Mais je fais sans doute quelque rêve
 Fiévreux, épouvantable, et dont je vais bientôt
 Sortir en m'éveillant...

LE PODESTAT

Au pied de l'échafaud.

(Aux soldats.)

Tout à l'heure en prison vous conduirez cet homme ;
 Moi, je vais chez le duc.

(Il sort.)

Scène IV

Fasio, Francesca, les soldats.

FASIO, continuant

Si tu n'es qu'un fantôme,
 Si tu n'es qu'un démon à me perdre obstiné,
 De quel droit couvres-tu ta face de damné
 Avec ce masque saint, dont l'infernal échange
 Te donne, à toi, maudit, l'apparence d'un ange ?...
 Mais j'ai de t'éprouver un moyen solennel :
 Francesca doit avoir un anneau qu'à l'autel
 L'homme de Dieu bénit le jour du mariage.
 Eh bien, écoute : au doigt si tu portes ce gage,
 Et quand je l'aurai vu, si ta bouche redit
 Même accusation, eh bien, alors, maudit,
 Quand ta bouche serait la bouche d'un fantôme,
 Je dirais, comme toi, que j'ai tué cet homme !...
 Au nom du Dieu vivant, montre donc cet anneau.

FRANCESCA, tombant à genoux
Oh ! brise-moi le front sous ton pied, Fasio !

FASIO

C'est elle !

FRANCESCA

Oui ! c'est moi.

FASIO

Votre grâce est profonde

Ô mon Dieu ! qui daignez me retirer du monde,
Où le mal sur le bien l'emporte constamment ;
Où toute âme trahit, où tout visage ment ;
Où, semblable à l'aspic caché dans la corbeille,
On voit sortir la mort d'une bouche vermeille ;
Où l'épouse aujourd'hui vous tue avec le bras
Qui vous pressait hier contre son cœur !

FRANCESCA

Hélas !

C'est vrai, mon Fasio, je suis une maudite,
Et tout ce que tu peux dire, je le mérite.
Pourtant, si tu savais dans quelle intention
J'ai fait au podestat la révélation !
Oh ! je ne serais plus par toi si condamnée.
Tu m'aimas tant, hélas ! pendant toute une année,
Que, de ton changement n'accusant que ton or,
Je voulais t'appauvrir pour être aimée encor.
J'ai donc dans cet espoir, et c'est ce qui me navre,
Dénoncé le trésor... J'ignorais le cadavre...
Ah ! voilà, Fasio ! que maintenant tes yeux
Redescendent vers moi miséricordieux...
Oh ! non, non, Fasio !... non, je suis trop coupable...
Ô Fasio ! pour moi sois un juge implacable !
Fasio, maudis-moi ; je l'ai bien mérité.
Fasio ! Fasio !... tout, hormis ta bonté !

FASIO, la relevant

Oh ! pauvre délaissée ! à cette heure, moi-même,
 Hélas ! j'ai trop besoin de la pitié suprême,
 Pour être inexorable à ce cœur alarmé,
 Dont tout le crime fut de m'avoir trop aimé.
 Oh ! ce sera sans doute une terrible fête
 Quand je verrai la hache au-dessus de ma tête,
 Et que je songerai sous son tranchant éclair
 Quelle main bien-aimée en aiguisa le fer !...
 Mais oublions cela ; puisqu'il faut que l'on meure,
 Qu'importe que retarde ou bien qu'avance l'heure ?
 Qu'on expire en un lit, ou bien sur l'échafaud,
 De quelque lieu qu'on parte, on se rejoint là-haut !
 (Il veut l'embrasser.)

FRANCESCA

Oh ! non, non, tes baisers me rendraient insensée :
 Tes baisers... quand ta bouche est muette et glacée !...
 Demain...

LE CHEF DES GARDES

Il faut partir, monseigneur.

FRANCESCA, passant entre Fasio et le garde

Oh ! mon Dieu !

Laissez-moi donc le temps que je lui dise adieu...
 Ou plutôt... oui, permets, jusqu'à la dernière heure,
 Auprès de son époux que l'épouse demeure :
 Jeune comme tu l'es, ton cœur n'est point encor
 Glacé par l'égoïsme ou corrompu par l'or.
 Oh ! laisse-toi toucher par ma douleur amère,
 Frère, au nom de ta sœur, fils, au nom de ta mère !
 Oh ! laisse-moi le suivre, et, partageant son sort,
 Lui faire de mon sein son oreiller de mort !

LE CHEF DES GARDES

On ne m'a sur ce point fait aucune défense,
 Et vous pouvez venir.

FRANCESCA

Que Dieu te récompense ;
Car, pauvre que je suis, je ne peux rien pour toi.
(Se retournant.)

Oh ! viens, mon Fasio !... Tu verras qu'avec moi
La prison te sera moins humide et moins noire ;
Viens...

FASIO

Ah ! ce n'était point, si j'ai bonne mémoire,
Avec cette main froide et ce frisson mortel,
Que je te conduisis, jeune vierge, à l'autel !
(Ils sortent entre les gardes.)

ACTE CINQUIÈME

Une rue de Florence, aboutissant à la place du Palais-Vieux. À droite, entre le premier et le troisième plan, une rue ; au troisième plan, une porte donnant dans une maison éclairée. À gauche, au premier plan, une Madone ; au deuxième plan et au troisième, le palais de la Maddalena, auquel on monte par six marches. Il est quatre heures du matin.

Scène première

Aldini, Spada, Raffaello, sortant
de la maison éclairée ; puis Francesca.

SPADA

C'est perdre son argent en fou, sur ma parole...

ALDINI

Tu trouves qu'il le perd, et moi, qu'on le lui vole :
Aussi, je ne veux pas tremper dans le complot
En restant plus longtemps dans un pareil tripot.

RAFFAELLO

Mais que fera-t-il donc, une fois sans fortune ?

ALDINI

Il fera, comme toi, des sonnets à la lune...

RAFFAELLO

Ce pauvre Lelio...

(Francesca traverse la scène et frappe à la porte de la Maddalena.)

SPADA

Tu le plains, que je crois,
Pardieu ! je voudrais bien être à sa place, moi,
Il a plus de bonheur cent fois qu'il ne mérite...
Fasio condamné, de ses biens il hérite.
Et le voilà trois fois plus riche, en vérité,
Que le duc Francesco ne l'a jamais été.

(Francesca frappe une seconde fois.)

UN PAGE, ouvrant

Ma maîtresse est au bal...

FRANCESCA

Et quand rentrera-t-elle ?

LE PAGE

Je ne sais...

FRANCESCA

Oh ! mon Dieu !...

(Elle redescend.)

SPADA, l'arrêtant

Non, par ici, ma belle...

FRANCESCA

Laissez-moi...

ALDINI

Mais, d'abord, en ce lieu, par ce temps,

Que faites-vous ici, ma charmante ?...

FRANCESCA

J'attends.

ALDINI, lui levant sa cape

Vous attendez sans doute un aimable complice ?...

FRANCESCA

Non ! j'attends mon mari que l'on mène au supplice...

RAFFAELLO

Eh ! mais... c'est Francesca...

ALDINI

La femme du voleur.

SPADA

De l'assassin...

RAFFAELLO

Spada !...

FRANCESCA, allant à la Madone

Mon Dieu ! pardonnez-leur...

ALDINI

Il eut pour faire l'or un procédé commode,

Et qui, depuis longtemps, serait assez de mode...

S'il ne coûtait si cher...

RAFFAELLO

Messieurs, vous agissez

Par trop cruellement.

SPADA

Nous ?

RAFFAELLO

Oui, messieurs, assez.

ALDINI

Tu le prends avec nous d'une façon hautaine.

RAFFAELLO

Je dois le prendre ainsi. Voilà trois jours à peine
Que j'ai de Fasio reçu ce collier d'or :
C'est dire, du moment où je le porte encor,
Que je ne laisserai personne, sur mon âme,
Insulter devant moi Fasio ni sa femme.

SPADA

Vous avez dit deux mots dont nous nous souviendrons.

RAFFAELLO

Eh bien, alors, demain nous en reparlerons.

(Aldini et Spada sortent.)

Scène II

Francesca, Raffaello.

FRANCESCA, qui a entendu Raffaello
prendre sa défense, allant à lui

Oh ! vous êtes bon, vous ! et sur ma triste voie,
Pour me rendre l'espoir, c'est Dieu qui vous envoie.
Comme un ange du ciel, vous venez me trouver.
Dites-moi, monseigneur, pouvez-vous le sauver ?

RAFFAELLO

Hélas ! je ne suis rien qu'un malheureux poète ;
Personne dans l'État de moi ne s'inquiète ;
Et je transporterai ce palais loin de nous,
Avant de rien changer au sort de votre époux.
Mais, si le visiter dans sa triste demeure,
Si rester avec lui jusqu'à sa dernière heure,
Et lorsqu'elle viendra, si lui donner la main
Pour soutenir ses pas pendant tout le chemin,

Peut lui rendre la mort moins cruelle, madame,
Ordonnez, et je suis à vous de corps et d'âme.

FRANCESCA

Merci ; j'accepte. Allez, et qu'il sache en quel lieu
Vous m'avez à genoux trouvée implorant Dieu.
Dites-lui que je garde encor quelque espérance,
Et que, quand la pitié serait morte à Florence,
J'irais vers son tombeau menant un si grand deuil,
Qu'il lui faudrait pour moi sortir de son cercueil.

RAFFAELLO

Je vais fidèlement remplir votre message ;
Et que Dieu jusqu'au bout vous donne le courage !
Adieu, madame.

(Il s'éloigne.)

Scène III

Francesca, seule.

Adieu ! c'est un présage d'or,
Et tout cœur au démon n'appartient pas encor.
Oh ! je supplierai tant cet homme et cette femme,
Qu'à moins qu'en les créant Dieu n'ait oublié l'âme,
Ils viendront avec moi, les yeux baignés de pleurs,
Vers celui qui d'un mot peut finir mes douleurs.
C'est par ici qu'il faut que chacun des deux passe.
Ah ! voici le premier !

Scène IV

Francesca, le podestat, à cheval, précédé de deux écuyers
portant, l'un la bannière, et l'autre l'épée ; et suivi de gardes.

FRANCESCA, se jetant à la bride du cheval

Grâce, monseigneur, grâce !

LE PODESTAT, étonné

Ah ! qui donc êtes-vous ?

FRANCESCA

Qui je suis, juste Dieu ?...
 Et quelle autre que moi... par ce temps, en ce lieu...
 Oh ! quelle autre viendrait qu'une épouse éperdue,
 Vous attendre la nuit au milieu d'une rue ?...
 Vous l'avez condamné si précipitamment,
 Que vous devez douter de votre jugement.
 Eh bien, moi, je vous dis qu'il n'était pas coupable.
 Sans doute, je le sais, l'apparence l'accable ;
 Mais plus d'un innocent, que l'on crut criminel,
 N'a-t-il pas transformé l'échafaud en autel ?
 Mon Dieu ! cela se voit tous les jours, et le blâme
 Retombe sur celui qui condamne...

LE PODESTAT

Madame...

Nous avons, pour douter, trop de faits dans les mains !

FRANCESCA

Ces faits !... qui les a vus ?... Vos yeux !... des yeux
 [humains !...]

Quand le regard de Dieu parfois lui-même s'use
 À pénétrer au fond de nos cœurs pleins de ruse...
 Ah !... vous ne doutez pas ?... Eh bien, je vous le dis,
 Ceux qui ne doutent pas d'avance sont maudits !...
 Car ils ont une part de cet orgueil funeste,
 Qui fit perdre à Satan le royaume céleste.
 Vous ne connaissiez donc Fasio que de nom ?
 Oh ! lui !... tuer quelqu'un !... lui, si doux !... lui, si bon !...
 Lui !... comprenez-vous bien ? commettre un crime
 [infâme !...]

Avec son âme d'ange, avec ses mains de femme !...
 Oh ! non, c'est impossible... Et vous ne pouvez pas,
 Vous surtout, monseigneur, permettre son trépas,
 Lorsque c'est moi qui crie à vos pieds que j'embrasse ;
 Oh ! grâce, monseigneur !... monseigneur, grâce ! grâce !

LE PODESTAT

Mais sa grâce dépend de vous, si vous voulez...

FRANCESCA

De moi !... de moi, sa grâce !... Oh ! monseigneur, parlez !

Je ne vous comprends pas ; dites-moi ce mystère...

Dites, et vous serez pour moi Dieu sur la terre.

Nous avons un enfant, angélique trésor,

Dont la voix ne m'a pas fait tressaillir encor ;

Dites, et cet enfant, pauvre fleur éphémère

Qui trempe sa racine en une source amère,

Cet enfant, qui déjà sait mon nom dans son cœur,

Il dira votre nom avec le mien, seigneur !

LE PODESTAT

Vous ne devinez pas ?... Vraiment, j'ai peine à croire

Que du passé sitôt vous perdiez la mémoire,

Et, m'ayant entendu cent fois dire à genoux,

Qu'en échange d'un mot, ma vie était à vous...

Vous ne compreniez pas... pour ce mot que j'envie,

Que plus facilement je donne une autre vie.

FRANCESCA, reculant

Silence, monseigneur !... cela suffit... Adieu.

(S'appuyant sur la Madone.)

Vous l'avez entendu, sainte mère de Dieu !...

Vous qui vîtes, suivant ses tristes funérailles,

Clouer sur une croix le fruit de vos entrailles !

Vous l'avez entendu, l'étrange séducteur,

Qui prend un échafaud pour son entremetteur ;

Mais votre fils, sans doute, au milieu des louanges

Que chantent sous ses pieds le triple chœur des anges,

De sa gloire infinie, hélas ! préoccupé,

Ne l'a pas entendu... car il aurait frappé !...

C'est bien !... continuez votre funèbre tâche,

Préparez le billot, faites fourbir la hache !...

La pauvre Francesca préfère, monseigneur,

Le deuil de son époux au deuil de son honneur.

LE PODESTAT

C'est votre dernier mot ?

FRANCESCA

Vierge sainte, il en doute !

LE PODESTAT

Il suffit ! Reprenons, messeigneurs, notre route.

Scène V

Francesca, seule.

Hélas ! c'était donc faux, ce qu'on m'a raconté,

Lorsque j'étais enfant, de traits d'humanité !

Les hommes, oui, leurs cœurs, ô mon Dieu, sont de

[pierre !

Insensibles aux pleurs et sourds à la prière.

Il n'en est point ainsi de nous, heureusement,

Et nos cœurs, faits d'amour, se fondent aisément.

Ce qu'un homme refuse, une femme l'accorde ;

Et je vais obtenir enfin miséricorde ;

Car la voilà qui vient ! Ah ! pour la mieux prier,

Accordez-moi, mon Dieu, la force d'oublier.

Scène VI

Francesca, la Maddalena, dans une litière
précédée de valets portant des flambeaux.

Ceux qui portent la litière la déposent à terre. Ceux qui portent des
flambeaux montent les marches et ouvrent la porte du palais.

LA MADDALENA, descendant, et faisant signe
aux porteurs de la litière de s'éloigner

C'est bien !

(Les porteurs s'éloignent. La Maddalena fait un pas et
rencontre Francesca sur la première marche, la regardant.)

FRANCESCA, marchant à elle
Ne craignez rien, madame.

LA MADDALENA

Si je n'ai rien à craindre, alors, ne reste pas
En silence, debout, levant ainsi les bras.
Parle !... mais parle donc !

FRANCESCA

Hélas ! pardon, excuse.

Je voudrais parler, oui ; mais ma voix s'y refuse,
Madame, il ne faut pas m'en vouloir pour cela ;
J'étouffe.

LA MADDALENA

Alors, je rentre.

FRANCESCA, l'arrêtant

Oh ! non, non, restez là !

Je suis mieux maintenant... Pardonnez, j'étais folle ;
Mais ma raison revient, et me rend la parole ;
Vous ne savez donc pas ?

LA MADDALENA

Quoi ?

FRANCESCA

Mais c'est aujourd'hui

Que, condamné par eux, il va mourir.

LA MADDALENA

Qui ?

FRANCESCA

Lui !

LA MADDALENA

Mais, s'il est condamné, quelle est votre espérance ?

FRANCESCA

Votre beauté vous fait la reine de Florence ;
Il n'est pas un seigneur qui n'attende à genoux
Un regard, un sourire, un signe, un mot de vous ;
Leur foule, à votre voix, se presse, réunie ;
Car votre voix renferme une telle harmonie,

Que, quand vous vous taisez, par excès de rigueur,
Ce silence pour nous est presque une douleur.

LA MADDALENA

Et quel sera le but de ces vaines louanges ?

FRANCESCA

De vous prouver, madame, à vous, la sœur des anges,
Que, si, de votre voix lui prêtant le secours,
Vous vouliez dire un mot en faveur de ses jours,
Un mot de cette voix par vous au ciel ravie,
Qui remplit l'air d'amour, lui sauverait la vie.

LA MADDALENA

Vous êtes en délire, ou vous ne croyez pas
Que j'aie un tel pouvoir.

FRANCESCA

Songez donc qu'à deux pas,

Voyez, dans ce palais, madame, un homme existe,
À qui tout est soumis ! à qui rien ne résiste !
Qui, par le ciel élu pour régler notre sort,
Tient d'une main la vie, et de l'autre la mort.
Un homme enfin qui peut d'un signe de sa tête
Changer la joie en deuil, le désespoir en fête !
Eh bien, ce Dieu mortel, au pouvoir effrayant,
Je vous ai vue un jour lui parler en riant ;
Oui, madame, en riant vous parliez à cet homme !
Oh ! je m'en souviens bien, c'était place du Dôme,
Et lui, comme un lion par un enfant dompté,
Il vous laissait jouer avec sa majesté.
Allez trouver le duc, et dites-lui, madame,
Qu'un homme ayant, hélas ! un enfant, une femme,
À la mort condamné, va payer aujourd'hui
Un sang dont il est pur de tout son sang à lui !
Dites que, de ses droits, magnifique héritage
Qu'avec le rang suprême, il obtint en partage,
Le plus noble est le droit qu'il a reçu d'en haut

De sauver l'innocent qui monte à l'échafaud ;
 Et de se dire après, l'âme tranquille et fière :
 « J'ai fait ce qu'avec moi Dieu lui seul pouvait faire. »

LA MADDALENA

Femme, vous vous trompez ! et ce n'est point à moi
 D'essayer ma puissance à désarmer la loi.
 Ai-je appelé la mort qui menace sa tête ?
 Est-ce moi qui, partant au milieu de la fête,
 Dans mon empressement à me venger de lui,
 Ai fait l'aveu fatal qui le tue aujourd'hui ?
 Eh bien, que, disputant la victime au supplice,
 Celle qui le perdit le sauve... c'est justice.

FRANCESCA

Hélas ! vous dites vrai, c'est moi qui l'ai perdu ;
 Aussi, s'il est jamais au jour par vous rendu,
 Je renonce d'avance à mes droits sur son âme.
 Il ne m'appartient plus ; il est à vous, madame ;
 De son amour futur je ne réclame rien...
 C'est vous qui le sauvez ; donc, il est votre bien.
 Il pourra vous aimer sans que j'en sois jalouse ;
 Je serai l'étrangère, et vous serez l'épouse.
 Seulement, par pitié, dans un coin du palais,
 Vous me laisserez vivre au milieu des valets,
 Pour qu'à travers mes pleurs encor je le revoie
 Lorsque vous passerez tous les deux pleins de joie !

LA MADDALENA

Que me dites-vous là ? Vous m'insultez ! Comment !
 J'irais à l'échafaud emprunter un amant !
 Moi, la Maddalena, que le duc même encense,
 Et qui traite avec lui de puissance à puissance !
 Fi donc !...

FRANCESCA

Et cependant hier... ah ! ne tremblez pas ;
 Je comprends, madame... oui, je parlerai tout bas !

Hier, il vous ramenait jusqu'à votre demeure,
 Et vous le receviez hier à cette même heure...
 Il était près de vous, sur un divan soyeux,
 Et vos yeux se noyaient aux flammes de ses yeux.
 Maintenant, quel contraste !... il est couché, madame,
 Au fond de son cachot, sur un grabat infâme ;
 Et, quand, après la nuit, va paraître le jour,
 Au lieu de votre front incliné par l'amour,
 Auquel il croyait lire un plus heureux présage,
 Il verra se pencher un homme au dur visage,
 Tenant de la main droite un fer hors du fourreau,
 Et cet homme, oh ! mon Dieu, ce sera le bourreau !

LA MADDALENA, avec colère

Une dernière fois, vous êtes en délire,
 Et je ne comprends point ce que vous voulez dire ;
 L'homme dont vous parlez comme de mon amant,
 Je ne le connais pas : laissez-moi donc...

(Elle monte les degrés de son palais.)

FRANCESCA

Vraiment !

Tu ne le connais pas, femme ? Eh bien, je t'invite
 Alors à ton balcon à prendre place... vite.
 Tu vas le voir passer pour marcher au trépas,
 Et peut-être qu'alors tu le reconnaîtras...

(La Maddalena rentre.)

Scène VII

Francesca, seule.

Maintenant, tout est dit, et cette femme emporte
 Ma dernière espérance en fermant cette porte ;
 Je n'ai plus qu'à lui dire un éternel adieu !
 Prenez pitié de moi, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle tombe étendue sur les marches du palais.)

Scène VIII

Francesca, presque évanouie ;
Lelio, sortant de la maison de jeu.

LELIO

En conscience, enfin, voilà la chose faite :
J'ai bravement lutté, mais en vain ; la défaite
Est thermopyléenne... et pas un seul écu
N'a, Spartiate indigne, aux autres survécu ;
Me voilà donc léger de cet argent infâme,
Et tout prêt à répondre à Dieu !

(Apercevant Francesca.)

Tiens ! une femme !

Peut-être que l'amour daigne faire à ma fin
L'aumône du plaisir... Cela se peut enfin.

(Allant à elle.)

Madame !

(Pause.)

Pas un mot !

(Se penchant vers Francesca.)

Elle est évanouie !

Sa main froide... son front... Ressemblance inouïe !

(La soulevant.)

On dirait Francesca ! Mais c'est elle, d'honneur !

FRANCESCA

Vous ne vous trompez pas ; oui, c'est moi, monseigneur.

LELIO

Mais que faites-vous là, sur ce seuil abattue ?

FRANCESCA

Vous ne savez donc pas ?... Dans une heure on le tue !

LELIO

Qui donc ?...

FRANCESCA

Mon Fasio !

LELIO

Le tuer !... et pourquoi ?

FRANCESCA

Mais ils l'ont accusé, jugé, que sais-je, moi ?
 Jugé, vous savez bien... comme on juge à Florence,
 En une seule nuit, sans témoins, en silence,
 Comme on tue autre part.

LELIO

Mais enfin, qu'a-t-il fait ?

De quoi l'accuse-t-on ?

FRANCESCA

Oh ! du dernier forfait !

De ce que je vous dis... en le disant, je doute...
 D'avoir assassiné Grimaldi...

LELIO

Quoi !... j'écoute...

Et je n'y comprends rien... Fasio condamné
 Pour avoir, dites-vous... comment !... assassiné
 Mon oncle Grimaldi ?... lui... Fasio ?...

FRANCESCA

Lui-même...

Vous ne le croyez pas, vous !... Oh ! que je vous aime !
 Mais quoi ! vous ignoriez, restant au même lieu,
 Tout ce qui s'est passé depuis deux jours, grand Dieu ?...

LELIO

C'est que, depuis deux jours, à ma honte, madame,
 Je ne suis pas sorti de ce tripot infâme...
 C'est que, depuis deux jours, tout à ce jeu maudit,
 Je n'ai rien entendu de tout ce qu'on m'a dit.

FRANCESCA

Écoutez, monseigneur !... écoutez, l'heure sonne...
 (Elle compte tout bas, puis tout haut.)

Cinq... six...

LELIO

Et Fasio n'a dénoncé personne ?...

FRANCESCA

Personne, monseigneur...

LELIO

Est-ce certain, cela ?

FRANCESCA

(Apercevant les Pénitents.)

Personne !... Juste Dieu !...

LELIO

Qu'avez-vous ?

FRANCESCA

Le voilà...

(Étendant la main.)

Des prêtres !... des soldats !... Ah ! tout mon corps

[frissonne...]

LELIO, pensif, au haut des marches

Fasio va mourir, et n'a nommé personne...

(Il s'enveloppe dans son manteau
et s'appuie contre la porte du palais.)

Scène IX

Soldats, moines, portant des torches puis la bannière de la Vierge ; Fasio, précédé des exécuteurs, et marchant entre un prêtre et Raffaello ; Lelio, sur les marches du palais ;

Francesca, au bas des marches.

FASIO, s'arrêtant sans voir Francesca

Merci, Raffaello, c'est déjà trop ainsi ;

Il est temps, croyez-moi, de me quitter ici.

Je ne veux pas vous faire une plus lourde tâche.

(Montrant le prêtre.)

Voilà celui qui doit me courber sous la hache !...

Adieu, poète, adieu !... Prêtre, c'est à ton tour

À me parler du Christ et de son saint amour.

FRANCESCA, d'une voix suppliante

Fasio !...

FASIO

Francesca...

FRANCESCA, se jetant dans ses bras

Fasio !

FASIO, la pressant sur son cœur

Pauvre femme...

J'espérais épargner ces adieux à ton âme,
Atteindre sans te voir cet échafaud hideux ;
Mais, au lieu d'un martyr, le Seigneur en veut deux.
Puisqu'il t'a conviée à cette horrible fête,
Ici-bas... comme aux cieus, sa volonté soit faite !

FRANCESCA

Hélas !... j'ai cette nuit pour toi tout essayé,
Mais je n'ai rencontré que des cœurs sans pitié
Et je me suis en vain, malheureux que nous sommes,
Courbée aux pieds de Dieu comme aux genoux des
[hommes...

Ni les hommes ni Dieu n'ont su me secourir,
Et nous n'avons plus rien à faire qu'à mourir.

FASIO

Silence, Francesca !... De cette heure suprême
Écartons avec soin le doute ou le blasphème ;
Et d'un cœur résigné songeons que je dois seul
Dormir enveloppé de mon sanglant linceul !...
Souviens-toi que ta vie, à l'avenir féconde,
Par des liens sacrés est retenue au monde,
Et que ce dévouement où ton cœur est enclin
Laisserait au berceau notre enfant orphelin...
Pauvre enfant isolé, qui n'aurait plus de mère
Qui lave avec ses pleurs la honte de son père !
Oui, sans doute je sais qu'il nous serait plus doux
D'attendre tous les deux, frappés des mêmes coups,
Côte à côte couchés, cette heure de lumière
Où Dieu des trépassés rouvrira la paupière,

Mais le Seigneur, hélas ! pour nous, dans sa rigueur,
En décide autrement... Adorons le Seigneur.

FRANCESCA, tombant à genoux

Fasio ! Fasio !...

FASIO

Ministre du supplice,

Déliez-moi les mains pour que je la bénisse.

(L'exécuteur lui délie les mains.)

Merci, frère.

L'EXÉCUTEUR

Hâtez-vous !

FASIO, regardant vers l'orient, qui se colore

Je comprends... oui, le jour.

(Élevant les mains au-dessus de Francesca.)

Ô Vierge, épouse et mère ! ô trinité d'amour !

Triple cœur réuni pour faire une seule âme,

Un pied sur les degrés de l'échafaud infâme,

À la face du ciel où nous serons unis,

Au nom du Dieu vivant, femme, je te bénis !

Lève-toi maintenant, il faut mourir... C'est l'heure.

FRANCESCA

Pas encor !... pas encor !... non, Fasio, demeure.

FASIO

Entends-tu ?... par le ciel nous sommes invités

À marcher plus vite.

FRANCESCA

Ah !

FASIO, se retournant

Je suis prêt.

LELIO, du haut de l'escalier, étendant le bras

Arrêtez !

RAFFAELLO

Avez-vous entendu, messieurs ?... Que dit cet homme ?

LELIO

Je dis, au nom du duc, messieurs, que je vous somme

De ne pas faire un pas de plus.

FRANCESCA

Dieu tout-puissant !

LELIO

Je dis que vous alliez tuer un innocent,
Si Dieu ne m'avait pas conduit sur votre route :
Voilà ce que je dis ; et, si quelqu'un en doute,
J'ajouterai deux mots qui doivent faire loi :
Je connais l'assassin... et l'assassin, c'est moi.

(Il descend les marches.)

FASIO

Lelio !... juste ciel !

FRANCESCA

Oh ! j'en deviendrai folle !

LELIO, tendant la main à Fasio

Fasio, l'on se peut fier à ta parole...

Merci !... mais je te veux prouver en ce moment
Que j'étais digne aussi d'un pareil dévouement ;
Et, puisque vient à moi cette mort tant cherchée,
Je me décide enfin pour la tête tranchée.

(Se retournant.)

Je vous l'ai dit, messieurs, je suis le meurtrier ;
Vous pouvez à l'instant partout le publier.
Ce n'est plus lui... c'est moi que regarde l'affaire ;
Et c'est tout un procès, messeigneurs, à refaire.
Reconduisez-moi donc à sa place en prison.

FASIO, à demi-voix

Mourir sur l'échafaud !... vous ?... vous !

LELIO, tirant un flacon de sa poche

J'ai du poison.

(Il va se remettre aux mains des gardes.)

FRANCESCA, se jetant dans les bras de Fasio

Fasio ! Fasio !

FASIO

Mon Dieu ! je te rends grâce !

Tu m'as refusé l'or tant cherché ; mais, en place,
Comme au fond d'un creuset par la flamme éprouvé,
Au fond de mon malheur, ô mon Dieu ! j'ai trouvé
L'âme à la fois ardente, élevée et modeste...
Ce diamant tombé de ton écrin céleste !...